Hanouna

Juan Branco

Hanouna

Édition revue et augmentée

Au diable vauvert

Du même auteur

Réponses à Hadopi, Capricci, 2011
De l'affaire Katanga au contrat social global, Institut universitaire Varenne, 2015
L'Ordre et le Monde, Fayard, 2016
D'après une image de Daesh, Lignes, 2017
Contre Macron, Divergences, 2019
Crépuscule, Au diable vauvert – Massot Éditions, 2019
Assange, l'anti-souverain, Les Éditions du Cerf, 2020
La République ne vous appartient pas, Au diable vauvert, 2020
Abattre l'ennemi, Michel Lafon, Au diable vauvert, 2021
Luttes, Michel Lafon, 2022
Treize pillards, Au diable vauvert, 2022
Coup d'État, Au diable vauvert, 2023
Comment fabriquer une guillotine ?, Au diable vauvert, 2024

ISBN : 979-10-307-0744-1

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

Préface[1]

Cher Cyril,

Contrairement à ce que tu craignais, ce livre ne portera pas sur ton intimité. Il ne parlera pas des lignes de coke que tu te faisais sur les

1. Ce texte est paru quelques semaines avant cet ouvrage. Publié par des mains anonymes, il a été présenté comme en étant la préface. Il a été lu plus de quinze millions de fois. Il est devenu partie intégrante du livre. Nous le reproduisons donc, tel quel, en cette nouvelle édition.
M. Hanouna et M. Bolloré se sont vus, un an après la première parution de cet ouvrage, retirer l'usufruit de la chaîne C8 sur laquelle le premier officiait. Ce retrait a été le fait de l'État, via son « autorité » l'ARCOM, censée réguler ces affaires. C'est l'État, et l'État seul, qui a permis à ce cirque de perdurer, ainsi que les circuits mafieux, politiques et affairistes qui en ce cirque auront trouvé matière à perdurer. Qu'est désormais Hanouna, celui qui, par les hasards du pouvoir, en fut l'éphémère instrument ? Ce qu'il a toujours été. Celui qu'en 1957 déjà, Elia Kazan dépeignait dans son film *A Face in the Crowd*. Un instrument. Et partant, *le vent.*

seins d'Enora Malagré, de ton exhibitionnisme forcené, de ce sexe que tu posais sur tes stagiaires vulnérables ou encore des troubles plus secrets encore qui t'ont amené à errer sans but dans Paris ces dernières années.

Nous ne sommes pas toi et n'avons pas l'ambition de t'égaler dans ton domaine, celui de la pornographie, du voyeurisme et de l'obscénité.

Nous t'estimons, Cyril. Car nous savons à quel point il est difficile d'exister lorsque l'on est un être sans qualités.

Nous savons d'où tu viens. Ce que cela fait d'avoir été ignoré, esseulé, humilié.

Nous qui te regardons, avons, comme toi, été traités comme des riens, vu le malheur nous transpercer, sans pouvoir y échapper.

C'est pourquoi nous te comprenons.

Comprenons cette soumission t'ayant amené, sans élégance, à pénétrer les terres les plus esquives, les plus éloignées de toute notion de dignité.

À ceux qui se demandaient le pourquoi des nouilles dans le slip, la dégradation permanente du soi et de l'autre, la réponse est très simple. Il s'agissait, pour Cyril, de créer un spectacle si

indécent, si humiliant que nul ne pourrait l'y concurrencer.

Construire son royaume. À tout prix. Pour paradoxalement, nu, se sentir invulnérable. Souverain et protégé.

Cela requiert beaucoup d'efforts en une société du spectacle, qui a consacré le pornographique, l'indécence et la laideur. Alors, Cyril, tu t'es efforcé.

Rompant toutes les barrières, creusant le néant, tu t'es dégradé jusqu'à t'effondrer, jusqu'à ce que ta propension à la prostitution finisse par attirer les yeux de macs qui t'ont adopté.

On ne te méprise pas pour cela, Cyril. Ne crois pas que l'on te regarde avec des yeux souverains, de là-haut, avec le mépris des bourgeois.

Ne crois pas que l'on jouisse de te voir ainsi t'abaisser, comme des millions de Français.

Nous savons ce qu'il en coûte, en ce monde, que d'être du côté des asservis, des riens. Nous savons la violence, la nécessité, parfois, de se vendre pour éprouver les effluves artificiels de la liberté.

Il se trouve que nous, nous ne l'avons pas fait. Que nous continuons de lutter, là où tu as fait

du commerce de tout, à commencer par les rêves des plus fragiles de la société.

Mon Cyril,

tu arnaques des millions de Français en créant des schémas frauduleux avec les Berdah et compagnie, sous le haut patronage de ton producteur, Stéphane Courbit.

Tu prends à ceux qui ont peu. Qui te regardent fascinés. Qui pris dans les laideurs du monde se disent: voilà un être à imiter.

Chirurgie esthétique, produits dangereux, imitations *low-cost* fabriquées par des esclaves à des milliers de kilomètres… Que t'importe, tant que tout cela permet d'alimenter ton royaume. Ton apparence de souveraineté.

Quels sont tes vecteurs ? Les influenceurs. Comment ces gens que tu utilises, mets en valeur, alors qu'ils sont le néant, sont arrivés à la notoriété ? Grâce à ton producteur qui les paye pour qu'ils s'abaissent, comme toi, en leur vendant l'illusion de la notoriété. Participant à des émissions de téléréalité que tu vas t'efforcer de publiciser.

Voilà qu'ensuite, via l'agence de votre associée Magali Berdah, ils obtiennent comme par miracle, des centaines de milliers d'abonnés. Ces icônes éphémères, vides et avariées, vous les accompagnez en échange d'une promesse : non seulement se vendre, jusqu'au plus sordide de leur intimité, mais aussi la camelote que vous leur fournirez.

Voilà ces pauvres hères, venus du néant et aspirant à la totalité, mille fois brisés, qui pris entre vos mains, sont transformés. Habits, parcours, comportement. Tout est fabriqué pour produire du spectacle, du désir, de l'envie et de la férocité.

Tout cela, les spectateurs le supputent mais ne le voient pas. Ils ne vous demandent qu'une chose : que ce soit assez vraisemblable, ou ridicule, de sorte qu'en toutes circonstances, ils puissent, un instant, s'oublier.

Et c'est cet oubli que vous allez violemment, par tous moyens, monnayer.

Tout cela, vous ne le dites pas dans vos émissions. Vous ne le montrez pas. Vous vous en tenez à la surface.

Et voilà que sont mises en scène des vies faites de paillettes et de dorures, à Dubaï et à Saint Tropez. Pour un temps, tout leur est offert, à une

condition, qu'ils se montrent, et qu'ils se montrent prêts à tout, à tout vendre, y compris leur dignité.

Et qu'ils le fassent avec une certaine efficace.

Alors les voilà, touchant leur rêve, obligés d'avancer. Ils se croient « privilégiés », eux qui baignent dans le vide, certains que c'est là ce qu'il faut nager.

Ils croient que le désir est là, là où tout est à consommer, là où l'autre, au contraire, ne cesse de s'effacer.

Alors ils s'abaissent, encore plus bas que toi, toi qui occupes une place, en une scène, préservée, et gardes pour cela le privilège de partout ailleurs te protéger.

Toi tu as un grand Mac, un sacré Mac, et pas l'un de ces hommes de mains, que d'autres se chargent, pour toi, de cornaquer.

Tu es près du Seigneur, du Soleil, et cela t'offre une certaine liberté.

Mais tu demeures, même près du sommet, une pute. Une pute de nos véritables maîtres. Et tu le sais.

Voilà comment fonctionne le monde. Entre illusion de la transparence et cruauté de l'exploitation.

Geste circulaire. Tous ensemble, vous financez des émissions de téléréalité, diffusées dans des chaînes poubelle, celles de la TNT, créées par l'État pour complaire à sa petite clientèle, son petit Paris, des émissions commentées, rendues intéressantes, boucle dans la boucle, sur TPMP.

Tout cela est dans un premier temps financé par la publicité. C'est-à-dire grâce à l'État, qui vous autorise à occuper ces fréquences, les remplir de merde, et les commercialiser.

Tu le vois, tout est affaire d'achat et de vente, déjà. Mais cela ne vous suffit pas. Grâce à nous, à l'avarie de l'ARCOM et de nos représentants, ce petit monde qui s'enrichit sur le dos des Français, offre du temps de cerveau disponible à des marques pour nous vendre leurs billevesées, nous accrochant par des procédés spectaculaires au détriment de notre santé mentale, notre capacité à élaborer et nous émanciper.

Voilà comment s'effondrent les sociétés.

Mais cela ne suffit pas. D'où les petits profits, et la volonté d'arnaquer au carré. Voilà donc les Berdah *and cie*, leurs influenceurs, leurs produits pourris.

Voilà comment vous êtes devenus rois.

En surplombant, utilisant, exploitant.

En mentant.

En arnaquant et en prostituant.

Petit royaume, sis sur la facilité. Celui des plastiques impossibles, des attributs du succès, de l'apparence de rareté. Du vide incarné.

Vous avez de nombreuses ressources, ce qui vous permet par exemple d'accéder au marché du luxe, de l'illustrer. C'est ce qui explique ta passion des voitures de luxe, cette façon, là encore, de t'exhiber. Il a bien besoin de vous, ce monde, pour continuer à vendre hors de prix à des personnes en difficultés des vêtements, voitures et accessoires répliqués par millions, dans l'espoir de se distinguer. Il vous méprise, vous tient à distance, ne vous payerait jamais. Mais à besoin qu'en bons dindons de la farce, vous dépensiez des millions dans les boutiques Louis Vuitton. L'objectif ? Se rapprocher de la classe et du raffinement de ceux qui vous surplombent, ces Léa Seydoux et autres icônes fabriquées pour vous tenir en respect, qui ont interdiction de vous fréquenter.

Vous êtes les points de transition entre eux et le peuple, ceux qui vont montrer le chemin et pousser de façon décomplexée à consommer.

Rendez quelque chose cher et clinquant, impossible à obtenir en apparence, associez-le à une figure de désir, et tout le monde le voudra, et tout le monde vous voudra.

Comment le faire ? Par le prix. Par l'achat. Renchérissez ce qui ne vaut rien, faites-le porter par une pouf siliconée, faites-la voyager en première classe et montrez la, seins apparents, dans une piscine en plein désert, et le tour est joué.

Voilà le cercle absurde que vous ne cessez d'alimenter.

C'est important les seins siliconés. Car c'est non-discriminant. Il suffit d'avoir de l'argent.

En cela, votre industrie n'est pas comme celle du cinéma, qui prétend au naturel, au talent.

Là non, n'importe qui peut vous imiter, puisque tout, même les seins et les lèvres, sont à acheter. Le succès s'achète, la visibilité, la liberté, tout. Il suffit de vous vendre, puisqu'on ne cesse de vous le répéter.

De vous prostituer.

Un vrai et beau modèle de société.

Face à vous, le monde réel. Le peuple qui est pris entre son désir de croire, de s'évader, et le besoin de se protéger.

La fascination a une étymologie intéressante. Selon certains, elle renvoie à ces faisceaux avec lesquels les Romains s'enculaient.

Vous êtes une belle bande d'enculés. Et nous, nous faisons partie de ceux qui ont décidé de lutter. Non pour vous abattre – on en est encore loin – mais déjà, pour ne pas céder. Modeste objectif, qui consiste simplement à tenir dans la dignité. De ne pas céder à la pulsion. De préserver l'altérité.

Cela ne fonctionne pas toujours, et donne une idée de l'immensité de la tâche à laquelle on est confrontés. Tous les jours, des concessions, des erreurs, des compromissions.

Tous les jours, l'impression de s'être trompés, pire, d'avoir trompé ; enfin, de la saleté.

En cela, nous sommes comme toi. Ou plutôt, nous aurions pu être comme toi, si tu n'avais pas fait ce choix si radical qui consiste à se dénuder parfaitement, entièrement.

À se vendre intégralement.

Voilà pourquoi tu ne cesses de fasciner. L'impression qu'il n'y a aucune limite, et que s'il y en avait, tu saurais les dévaster.

Aucune limite, sauf en ce qui touche, encore une fois, à ton intimité. Alors soudain, l'absolu

se fissure, le tremblement se fait jour, et tu cesses d'être assuré.

Pourquoi craindre ces dévoilements ? Parce qu'on le sait. Au fond de toi, derrière ces décors creux, tu es aussi misérable, si ce n'est plus, que nous.

Car nous savons quel sentiment cela produit, que de se vautrer.

Cette impression de saleté.

Le besoin de se purger, de se nettoyer. De se revaloriser. L'urgence même, liée à la laideur que nous venons d'engendrer.

Et c'est ce qui explique tes vas-et-vient avec le pouvoir, la nécessité, régulièrement, de te voir par ces êtres pourtant plus laids encore que nous, validé.

Ouin ouin M. Darmanin, dites-moi comme je suis bien. Mon costume trois-pièces vous sied-il ?

M. Darmanin regarde, et ne répond rien.

Mais il est là, à tes côtés. Alors, toi qui viens des tréfonds, et qui aux tréfonds toujours appartiendra, tu cesses un instant de trembler. Un peu comme lorsqu'après tes vannes pourries, immédiatement, tu jetais un regard sur celui que tu

venais d'humilier. Oui, Mathieu, on sait à quoi tu servais.

Il est là, et cela te suffit à penser : je suis sauvé.

Pourquoi es-tu comme ça ? Pourquoi la beauté ne t'approche pas ?

Pourquoi, ma pute, ne nous rejoins-tu pas ?

Cyril,

Tu n'es plus un être de rien. Après avoir coulé, tu as rebondi tel le Titanic avant de sombrer à jamais. Grâce à ta décadence, à celle de la société, toi mon pitre, mon guignol adoré, es devenu pouvoir, qui de nous peut se jouer.

Alors tu en as profité. Et après des années passées à t'humilier, tu as commencé à nous attaquer.

Ne te méprends pas, mon Cyril. Nous t'aimons à notre manière, car tu as eu le courage, toi, de t'assumer. Contrairement à bien d'autres, d'assumer la bassesse qui consiste à renoncer à sa souveraineté. La bassesse qui consiste à se vautrer, à se vendre, dans l'espoir d'être un jour consacré.

D'avoir l'illusion de régner.

Le peuple qui te regarde n'est pas dupe, même si une frange, certes la plus vulnérable, te sert de coussin et de trampoline. Un ou deux millions de Français.

Ce peuple t'apprécie pour ce que tu es : un bouffon, payé pour les distraire, et quelque part, les rassurer.

Il y a pire que moi, regarde, regarde ce qu'il fait. Il ne va pas oser… si, il a osé.

Voilà ce que tu apportes aux gens : ce précieux sentiment qu'on ne pourra jamais, sur ton émission, les abaisser. Qu'il y a pire que le minable que l'on est. Il y a toi, Cyril. Il y a Hanouna. Et pour préserver cela, ils sont prêts à beaucoup, à beaucoup oui, si ce n'est tout, pour te protéger.

Tu le sais, que cette confiance est un précieux bien à couver. Alors, entre deux cafés avec Gabriel Attal et son nouveau petit copain qui n'ose pas s'assumer, Olivier Véran, tu aimes à l'inviter, ce peuple que tu aimes arnaquer.

Tu feins alors d'en adopter les codes, fais semblant de t'y intéresser, paternaliste, mets en scène un rapport au don, à la générosité, soit l'inverse de la souveraineté. Mon petit père des peuples, qui achète la reconnaissance, puisqu'il

ne saurait autrement être aimé, si rassurant par sa gaucherie, sa médiocrité assumée, comme alors tu te crois aimé. Soir après soir, tu nous susurres : « courbez l'échine, calmez-vous, tranquillisez-vous, soyez discrets ». Et tu le dis avec une telle douceur, avec une telle impression d'être de notre côté, qu'on se laisse bercer.

Pour ce faire, pour jouer ce rôle de passerelle entre le pouvoir, que tu sers, et le peuple, que tu as pour fonction de dompter, tu as créé un monde, et cela est rare et doit être respecté. C'est ce qui te donne ton assurance, face à des êtres qui ne sont, en fait, que tes employés. Tu t'échines à leur rappeler : à tout moment. Tremblez, ou vous disparaîtrez.

Ce monde de l'apparence, de l'image, de la visibilité, est tout entier dévoué au service de l'ordre. À mi-chemin entre les autorités officielles et le milieu – oui, la mafia – que tu aimes tant fréquenter, tu cherches des équilibres, les façons de transgresser. Toute autorité te fascine, pour peu qu'elle puisse menacer, et tu n'as cure si elle ne fait qu'exploiter. Toute autorité te fascine, non parce que tu aimes te faire enculer, mais parce qu'elle te permettra de te présenter en

intermédiaire, comme celui qui viendrait nous couver.

Ce sont les plus déracinés, les plus écrasés, qui trouvent en toi le point d'appui qui te manquait. C'est pourquoi ils sont prêts à tout accepter, lorsque tu te proposes de les inviter: car le petit peuple sait que tout est bon pour échapper à la violence que les puissants ne cessent d'engendrer. Et que tu incarnes pour eux la figure qui, peut-être, viendra les sauver.

C'est le cancer de ce monde, sa tristesse la plus absolue, sur lequel tu te fondes, que tu ne cesses d'exploiter. Car ce que les gens espèrent en te voyant, en se faisant inviter, c'est que tu les sortes de leur misère, et non que tu rompes la misère. Tu incites ceux qui ont renoncé au monde, à l'autre, qui n'ont d'espoir que pour soi, parce que lorsque l'autre nous a tant brisé, à croire en toi, à se laisser fasciner par toi, à se laisser berner par l'espoir que tu sauras toi les extraire du néant dans lesquels nous sommes collectivement plongés.

Comme le patron du cirque de Pinocchio, tu les pousses à l'individualisme, et donc au consumérisme, les plus forcenés. À peine la télévision

éteinte, l'on a quelque part, une nouvelle fois, envie d'y replonger. De respirer un moment, dans ces couleurs criardes, bleu et jaune artificiels, de s'oublier.

Tu fais ainsi de nous de purs ânes bâtés.

C'est ta limite, cependant : tu ne peux absolument, à aucun moment, et de façon définitive et irrémédiable, nous dégrader. Tu es notre pute Cyril. Et non l'inverse. La condition de ton succès est de toujours te soumettre à nos désirs, de ne jamais les trahir, de ne jamais t'écarter. Nous sommes tes fanzouzes, mais tu es notre prostituée. Et en cela, tu es damné.

Alors tu utilises les chroniqueurs pour passer des messages, lorsque vraiment n'y tenant plus, tu n'as qu'une envie, nous fracasser. Tu les invites à aller en un sens, sans toi-même l'assumer. Cela te place en position modératrice, quelque part, apaisante, en toutes circonstances, jamais exposée.

Toi qui es chargé de nous domestiquer, de nous dompter, tu apparais comme le gentil chien du maître, qui nous reconnaît et dont on n'a pas à s'inquiéter, que l'on peut même parfois caresser. Et cela a une grande valeur. Une immense valeur.

Car cela le rend gentil, le maître. Cela permet d'oublier la façon dont il nous fouette et continue de nous exploiter.

Et c'est pour cela que tu es si chèrement payé.

Tout cela fonctionne avec notre complicité. C'est pourquoi, parfois, tu invites l'un d'entre nous, afin de faire rejaillir la société. Nous incarner. Ton monde devient alors une scène, un simulacre où l'ordre pourra s'imposer. Tu fais tout pour t'assurer que nous serons suffisamment humiliés, impressionnés, écrasés pour que personne ne prenne le risque de se rebeller. Et pour que l'on continue de venir s'asservir à tes côtés.

Tout un attirail est à ta disposition. Micros, public, régisseurs, chroniqueurs, gardes du corps même. Metteur en scène chargé de coordonner tous ces êtres, tous les jours, tu te vois propulsé en position de pouvoir, et en tires du bonheur, un sentiment exalté, tout en te comportant en bon toutou bien inféodé – ce que sont tous les hommes et toutes les femmes de télé – agissant dans le cadre délimité que tes maîtres t'ont fixé. Ton rôle est de t'assurer que personne ne dépasse. Que personne ne cherche à s'émanciper.

Pour t'en assurer, à l'intérieur de ton cirque, tu es prêt à tout. Toutes les violences, toutes les cruautés. Toutes les farces aussi. Lorsque l'on se vend, lorsque l'on vend son soi, il n'y a plus de limites, et donc plus de dignité. Tenir l'autre, le contenir, l'asservir. Puis, selon le résultat, récompenser, ou écraser.

Je l'ai éprouvé. Aux côtés de citoyens « qui ne sont rien », à tes yeux et à ceux de tes maîtres, et que tu as fait semblant de protéger. Des Gilets jaunes à Damien Tarel – l'homme qui a baffé Emmanuel Macron – je t'ai vu, tour à tour, humilier, frapper, corriger, en une position privilégiée. À leurs côtés, je te regardais et je les voyais tenir, esquiver, ployer, se débattre dans ce néant que tu tentais de leur imposer.

Puis je t'ai vu agir identiquement à mon égard.

Tu voulais être celui qui ferait plier celui qui avait souffleté le Président. Grisant, et potentiellement récompensant. Ils avaient fait échouer le pouvoir, en renversant le rapport de force, en humiliant ceux qui sont chargés d'humilier. Tu voulais prendre ta revanche, leur revanche. Oui, les venger. Après tout, n'est-ce pour cela que tu es si chèrement payé ?

Tu as échoué. Alors tu les as réinvités. Pour les descendre. Pour prendre cette fois ta revanche, toi qui, excellent maître d'œuvre, avais échoué.

Et tu as à nouveau échoué. Une fois, deux fois. Cela t'a rendu fou. Cela t'a donné encore plus envie de nous écraser. Et alors que tu as compris que non seulement tu ne réussirais pas, mais que si tu insistais, tout sombrerait. Alors, tu as dérapé, et tu m'as insulté.

Car tu as tes limites, Cyril. Tu n'es ni très intelligent ni cultivé. Ta répartie, aussi médiocre que tes ersatz de jugement et de pensée.

Quel soulagement, Cyril, de te voir à ce moment-là montrer ton véritable visage, littéralement démasqué. Toi si bonhomme, si assuré, si en contrôle retrouvais, la bave aux lèvres, le visage du chien d'attaque que tu es *in fine* censé incarner.

On n'avait plus envie de te caresser.

Ce livre est un hommage, Cyril. Une façon de te distinguer. De te donner de l'intérêt.

Je voudrais d'ailleurs te rassurer, rassurer cette minable névrose qui semble tant t'accabler.

Tu as raison, Cyril : tu n'es pas comme « eux », et tu as raison de les mépriser. Cet « eux » qui

t'obsède, que tu ne cesses d'invoquer. Celui de tes camarades bourgeois, de la radio et la télé.

Ce eux auxquels tu n'as jamais réussi à t'identifier, qui t'ont toujours complexé, parce qu'ils avaient réussi à prendre l'apparence du beau, du propre, de l'absence de saleté.

Ce « eux » qui n'a pas eu besoin, comme toi, de se vautrer pour exister.

Cyril,

je dois te rassurer. Eux aussi se vendent, et n'ont aucun argument à t'opposer.

Tu as raison, Cyril: ils n'ont aucun droit à te critiquer.

Car ils sont comme toi, et se laissent même prendre encore plus violemment, jour après jour, par des maîtres auxquels tu n'as rien à envier.

Eux qui font mine de ne pas te ressembler, jouissent de leur position de petits bâtards soumis, incapables d'une quelconque vérité, grâce aux mêmes mécanismes, et aux mêmes artefacts qui t'ont porté aux sommets.

Eux qui dans leurs beaux costumes ou au contraire, en leur apparence faussement négligée,

se jettent sur toi comme des chiens, des studios de France Inter à ceux de TMC, n'ont qu'une obsession : se distinguer. Masquer leur servitude. Ne pas te ressembler.

Je comprends que cela t'irrite. Mais je sais que tu sais.

Que tu n'as rien à leur envier. Qu'ils sont, comme toi, le creux, le vain, le dégradé. Mais que toi, au moins, tu as gardé une part d'humanité.

Loin de ces êtres vides, lisses, sans personnalité.

Tu peux les voir, et puis penser : moi au moins, j'ai assumé.

Ma petite pute,

Je t'aime, car cette différence est ce qui te permet de t'identifier aux plus fragiles de la société.

Tu sais l'absence de fierté, la dépendance, ce que cela fait, que de devoir se soumettre pour persévérer.

En cela, je suis, nous sommes de ton côté. Et j'ai décidé de ne pas t'attaquer.

Un jour, tu sombreras, Cyril. Car cela est le propre de tout être ayant régné.

Et ce jour-là, voyant de nouveau le monde de la place que tu n'aurais jamais dû quitter, tu nous comprendras.

Tu comprendras pourquoi l'on se sera, un jour, ainsi à toi adressés.

Bonne lecture, et plein de pensées.

Introduction

Qu’est-ce que Cyril Hanouna ? Rien. Nada. *Keutchi.* C’est, au préalable, le point de vue qu’il nous convient d’adopter. Un pion dans un système qu’il serait inutile de, seul, faire tomber, et qui va justifier que nous nous comportions avec précaution à son égard, sans le dévaster.

La machine à fabriquer du spectacle et de la croyance en France atteint un stade terminal de corruption. Sa dégénérescence télévisée trouve à s’incarner. Prenons Stéphane Courbit. L’homme de cinquante-huit ans, regard benêt et visage légèrement attardé, passe ses étés à Saint-Tropez et ses hivers à Courchevel, incapable là comme ailleurs de la moindre originalité. Admirable professionnel, nous lui devons ces merveilles que furent *La Fureur du samedi soir, Les Enfants*

de la télé, Loft et *Secret Story, La Ferme des célébrités*, mais également les émissions de Fogiel, Arthur et Lagaf'. Cet homme a passé sa vie à faire commerce du néant et de la vulgarité. Éradiquez-le et vous enfanterez de la beauté.

Boîte à merde, donc au sens littéral du terme, soldat de la laideur et de la vulgarité, nous lui devons encore la production de *Koh Lanta, Fort Boyard, Les Marseillais*… mais aussi et surtout des émissions de Cyril Hanouna.

Il est à l'interface de ce dernier et de Vincent Bolloré, l'oligarque qui prit le contrôle de Vivendi en échange d'actions dans la chaîne de télévision D8 (devenue C8), chaîne qu'il venait de racheter au groupe mentionné. Allez comprendre, ou l'expliquer.

Tandis que M. Bolloré traîne son curé de rendez-vous d'affaires en rendez-vous d'affaires, prenant soin de ne jamais (trop) l'humilier, M. Courbit récupère trente-cinq millions d'euros par an pour produire l'émission *Touche pas à mon poste*, qu'il facture près de trois fois son coût réel. L'homme a de quoi impressionner. Formé dans une boîte à bac pour fils à papa (l'ISG), devant son glorieux chemin à un stage

auprès du très regretté Christophe Dechavanne[2], il a commencé sa carrière en plumant ses téléspectateurs, leur faisant payer plusieurs francs la minute la connexion au site minitel des émissions auxquelles il s'associait.

Cette vocation à l'argent comme fin en soi et comme négation de l'autre s'est déployée jusqu'à lui permettre de s'offrir un yacht de plus de soixante mètres de long. M. Courbit n'est pas chanceux : ce dernier a depuis sombré, forçant une opération de sauvetage menée par deux hélicoptères des garde-côtes grecs, au moment même où les services publics du pays étaient dévastés sur ordre de son glorieux ami, Nicolas Sarkozy, pour sauver les banques françaises qui les avaient dévastés.

Les images de ce naufrage sont jolies. On voit, en une mer Égée déchaînée qui avait – ironie de l'histoire – servi de fond aux affiches de campagne de son ami Nicolas Sarkozy, le piteux équipage s'extirper *in extremis* du bateau de 35 millions d'euros que M. Courbit louait 378 000€ la semaine. Quelques semaines plus

2. On nous signale que ce dernier n'est pas décédé.

tard, M. Sarkozy perdait l'élection présidentielle face au candidat le plus pitoyable que la Ve République a enfanté – François Hollande.

M. Courbit ne se montrerait pas outre mesure peiné : il en avait bien profité. Il faut dire que M. Sarkozy, qui avait commencé son mandat sur le yacht de M. Bolloré et qui détient aujourd'hui de nombreuses affaires avec son ami, dont des domaines produisant d'inabordables vins rosés, lui avait ouvert une autoroute extraordinaire : la libéralisation du secteur des paris en ligne – extraordinaire instrument de blanchiment et d'extorsion légale des plus fragiles de la société –, alors que M. Courbit venait d'acheter l'un des acteurs du marché, Betclic.

M. Sarkozy avait souhaité lui offrir un second cadeau : rien de moins que la régie publicitaire de France Télévisions. Au moment où il envisageait une suppression complète des ressources publicitaires du service public, afin de favoriser notamment Martin Bouygues et le groupe TF1, la mesure proposée par M. Sarkozy avait cependant fait l'objet d'une tannée telle qu'il avait dû reculer. Qu'importe, M. Courbit s'était rattrapé, escroquant à Liliane Bettencourt, une vieille

femme sénile, propriétaire du groupe L'Oréal, pas moins de 143 millions d'euros. L'avait-il rencontrée sur recommandation de M. Sarkozy, qui, dit-on, passait rue Delabordère récupérer régulièrement des enveloppes pour financer ses diverses activités ? On sait simplement que M. Courbit fut condamné à une amende de 250 000 euros et qu'il dut rembourser intégralement Mme Bettencourt. Ce qu'il put faire grâce à l'aide désintéressée de l'émir du Qatar, qui lui signa un chèque *via* le Luxembourg de 120 millions d'euros, émir dont on sait les liens particuliers qu'il entretenait… avec M. Sarkozy. Entre-temps, M. Courbit avait récupéré 10 millions d'euros pour organiser une légation immobilière à ses enfants. Il avait à peine quarante ans.

M. Courbit avait procédé pour ce faire en faisant désigner comme mandataire l'avocat de Mme Bettencourt, qui avait réussi à se faire nommer comme exécuteur testamentaire de l'octogénaire – une pratique assez habituelle et que l'on retrouvera avec Stéphane Hasbanian, avocat à la fois de M. Courbit, de Mme Magali Liévois, dite Berdah, on y reviendra, d'Arthur et de Cyril Hanouna.

Ainsi va l'oligarchie. Comme son procès l'aura établi, au moment de transférer des fonds à M. Courbit, sur suggestion de *son* avocat, Mme Bettencourt, dont une expertise venait d'établir que ses facultés cognitives étaient altérées définitivement, pensait de lui qu'il s'agissait d'un « chanteur ». Il obtiendrait les fonds le jour même où Mme Bettencourt se verrait placée sous protection… par leur avocat commun, « Maître » Wilhelm.

Le banquier d'affaires en charge de gérer tout cela fut Jean-Marie Messier, celui qui créa et coula à l'orée des années 2000 Vivendi, endettant un ancien service public privatisé (la Compagnie générale des eaux) à hauteur de 35 milliards d'euros, ce qui ne l'empêcherait pas d'obtenir une indemnité de départ de près de vingt millions d'euros avant d'être pénalement condamné de ce fait (*Treize Pillards)*. Dans l'oligarchie, le monde est petit.

Aujourd'hui, M. Courbit est à la tête de l'un des plus importants producteurs de contenu télévisuel au monde, Banijay, ainsi que de la florissante Betclic. Il doit certes des centaines de millions d'euros, dont de lourdes échéances

tombent en 2025, ce qui crée quelques difficultés. Mais la générosité de M. Bolloré, qui lui a fait prêter plus de 100 millions d'euros et a commandé jusqu'à près de la moitié de son chiffre d'affaires en émissions, ses participations croisées avec M. Hanouna, et le soutien d'autres piliers de l'oligarchie, notamment celui de Bernard Arnault et sa famille qui auront soutenu l'introduction en bourse de sa holding, lui permettent de tenir bon.

Le système que M. Courbit a créé est simple, presque enfantin : il produit des émissions de téléréalité, dont les candidats les plus prometteurs se font recruter par des agences d'influence qu'il détient – ce fut longtemps le travail de l'une de ses femmes de main, Magali Liévois-Berdah, et son compagnon, Stéphane Tetboul. Ces personnes sont régulièrement envoyées sur les plateaux d'émissions que M. Courbit produit, dont, vous l'aurez compris, celui de M. Hanouna, qui accueille également un temps comme chroniqueuse Mme Berdah. Évidemment, aucun *disclaimer*. D'ailleurs, Mme Berdah, M. Courbit et M. Hanouna ont le même avocat : Me Hasbanian, qui est par ailleurs

actionnaire majoritaire de sociétés (ce qui lui est absolument interdit) auxquelles il est associé… avec son client, M. Hanouna.

Le public n'est pas informé de ces manigances. Seul le spectacle compte. Mme Berdah est chargée de *rentabiliser* la notoriété de ces personnages devenus des produits placés dans les émissions de M. Hanouna, en faisant vendre à leur public captif des produits avariés et les rendre participes d'escroqueries. Ainsi, de l'argent frais remonte, capté au sein des couches les plus populaires de la société, et permet à tout ce beau monde de se financer et de voyager d'hôtels de luxe en jets privés.

Je vous le disais. Qu'est-ce que M. Hanouna dans tout cela ? Rien. Nada. *Keutchi*. Un instrument à peine conscient.

Reste à interroger comment et pourquoi il réussit à capter l'intérêt d'une grande partie des Français, et jouer un rôle taillé sur mesure pour les endormir et les exploiter.

I. Le tribunal des tribunaux

Touche pas à mon poste est une émission de télévision française diffusée en direct gratuitement tous les soirs de la semaine sur une chaîne de télévision, C8. Cette émission, produite et présentée par un homme de près de cinquante ans, Cyril Hanouna, consiste en l'organisation de discussions animées par le présentateur, dans le cadre de séquences de quelques minutes lors desquelles interviennent un ou plusieurs invités, ainsi que des « chroniqueurs » payés par la production. L'émission est tournée dans un studio de télévision dans les faubourgs de Paris, et diffusée en direct.

Le présentateur s'y présente debout, alors que l'ensemble des autres intervenants sont assis sur

deux tables continues, lui faisant face et formant un hémicycle. Lui a droit à sa propre table, son *desk*, derrière lequel se présente un immense écran de télévision. Derrière les intervenants se trouvent quant à elles des personnes que l'on dit *du public,* encadrées par des videurs et des chauffeurs de salle, et plongées dans une obscurité relative.

L'écran devant lequel M. Hanouna se tient, fiches à la main, constitue le seul point de connexion entre les téléspectateurs et les participants à l'émission : les informations et *sujets* – de courts reportages ou montages d'images diffusés au cours de l'émission – qui rythment l'émission y sont affichés.

Contrairement à la plupart des animateurs, M. Hanouna ne fait pas usage d'un prompteur, ces écrans sur lesquels défilent des textes que les hommes et femmes de télévision lisent en donnant l'impression de regarder droit dans les yeux les téléspectateurs. M. Hanouna préfère se reposer sur des fiches imprimées que ses équipes lui préparent et changent à chaque pause publicitaire, au dos desquelles s'affiche le logo de son émission. Celles-ci sont composées de

quelques phrases simples, rappelant les positions de chacun des chroniqueurs et les principaux points à aborder lors des débats. Des informations et instructions lui sont transmises *via* son téléphone, qu'il consulte régulièrement, ainsi que *via* son oreillette, afin de lui permettre de s'adapter aux impromptus du direct.

Le refus du prompteur donne à M. Hanouna une apparence plus simple et humaine, plus hésitante également. Celui-ci ayant construit tout son parcours sur le refus de la fascination et sur la recherche, au contraire, de la domination – une façon de subvertir sa faiblesse et d'en faire un instrument de pouvoir –, ce choix le renforce paradoxalement. Les incertitudes de son phrasé, ses hésitations l'humanisent, tout en lui donnant un contrôle absolu sur le rythme de l'émission, sans avoir à faire l'effort consistant à lire ou *a fortiori* apprendre des textes.

C'est d'ailleurs un point intéressant, celui qui consiste à s'interroger sur le rapport au langage et à la spontanéité de ces media où paradoxalement tout est d'avance écrit.

*

Je me suis quelques fois rendu à cette émission. J'y ai notamment accompagné un jeune homme provenant de Tain, un village près de Valence, dans la Drôme, qui me l'avait demandé. Citoyen curieux, engagé, ayant participé au mouvement des Gilets jaunes, Damien Tarel avait été approché par Emmanuel Macron lors la campagne présidentielle de 2022. Il avait vu venir à lui le président de la République, en bras de chemise, d'un pas précipité, alors que ses camarades venaient d'être expulsés *manu militari* de la zone. M. Tarel, voyant venir l'homme, avait eu le réflexe de saisir son bras alors que ce dernier essayait de lui prendre la main et avait infligé une sorte de soufflet au président de la République, presque une caresse, dans la plus pure tradition royaliste. Cela avait suscité quelque émoi. Détenu et jugé en 48 heures, avant même d'avoir pu prendre attache avec son conseil, il avait été immédiatement incarcéré. Les images de son geste avaient fait le tour du monde, considérées comme un affront, une atteinte à l'honneur d'un président ainsi privé de sa dignité. Le tribunal judiciaire avait été sans pitié et M. Tarel s'était vu condamner, en première instance, à une peine de prison de dix-huit mois avec sursis

et quatre mois ferme, ainsi qu'à quelques peines complémentaires.

M. Tarel, jeune homme sans expérience avec l'autorité judiciaire, avait décidé de ne faire appel que sur un point : l'interdiction à vie d'exercer des fonctions publiques qui lui avait été, au surplus de sa détention (passée à l'isolement complet), imposée. Il m'avait alors sollicité, et je l'avais accompagné dans le cadre d'une audience assez merveilleuse devant la cour d'appel de Grenoble, lors de laquelle la machine judiciaire s'était faite le théâtre d'un renversement spectaculaire des autorités, l'accusé se faisant l'incarnation du peuple français face à une justice morne et évidée, impuissante dans sa tentative de *faire autorité* face à l'absence de remords, mais aussi de rodomontades, de l'accusé. L'audience d'appel avait permis à M. Tarel de s'exprimer et de se défendre pour la première fois, lavant son honneur et enterrant l'indignité du procès expéditif tenu en première instance, lui permettant de revendiquer avec finesse et mesure son geste, dont il dirait qu'il l'eût aimé mieux exécuté.

Cette aventure souveraine et quelque peu souterraine nous valut donc un retour dans cette

machine à créer du spectaculaire qu'est *TPMP – Touche pas à mon poste* –, où M. Tarel était invité et me demanda de l'accompagner.

Ma présence à ses côtés suscita des interrogations plutôt légitimes, certaines personnes disant leur trouble à l'idée de me voir croiser le fer avec des éminences intellectuelles de l'ampleur de Matthieu Delormeau, l'un des chroniqueurs.

Ce passage, qui n'était pas le premier, fut très commenté, et une nouvelle occasion de tester le dispositif circulaire mis en place autour de Cyril Hanouna. Pour ceux qui n'ont jamais entendu mot de l'émission, il suffira de rappeler que celle-ci, créée le 1er avril 2010 (cela ne s'invente pas) avait pour fonction initiale de proposer une émission de commentaire sur la télévision, et en particulier sur les programmes de téléréalité. Il s'agissait alors pour les producteurs, en créant un espace de discussion dans lequel des personnages récurrents interviendraient, de créer un monde dans le monde et de commenter ce qui se passait sur les autres chaînes de façon à offrir aux téléspectateurs une sorte d'univers référentiel commun facilement accessible. Une grande partie de la population n'a pas véritablement d'accès à des

formes culturelles ou d'informations autres que celles qui sont diffusées sur le *poste*. Ce dispositif, qui proposait en quelque sorte une mise en abyme de la mise en abyme (on plonge dans le commentaire de la téléréalité à travers des personnages commentant d'autres personnages, le tout au sein du même écran qui se voit commenté), avait pour objectif de faire sentir aux spectateurs une jouissance similaire à celle des bourgeois quand, accumulant les représentations d'opéra, ceux-ci se trouvent en telle maîtrise de l'œuvre consommée qu'ils se montrent en mesure de commenter les performances de tel directeur d'orchestre, vis-à-vis de tel autre, de tel ténor et ainsi de suite, dans des discussions infinies où le niveau de connaissance du détail servira de jauge bien plus que la capacité à créer ou penser, enfantant des discussions vaines mais jouissives propres aux salons mondains. Le monde du spectacle a compris ce qu'il pouvait tirer, en termes de richesse et de revenus, de la mise en scène de ce spectacle du commentaire et a très vite organisé commercialement celle-ci, alimentant par des chroniqueurs payés pour écrire ou parler des débats picrocholins débordant au sein

de revues plus ou moins généralistes ou spécialisées, les colonnes de radios et médias, un infini *spectacle dans le spectacle* – créant un monde *en soi,* irritant parce qu'inaccessible, permettant aux participants de cette scène dans la scène de *se distinguer* et au spectateur du spectacle dérivé (le spectacle de la *critique*), par la consommation de différentes formes de points de vue plus ou moins autorisés et recyclés, de se détendre en s'identifiant tour à tour à tel ou tel énonciateur, se contentant d'exercer sa capacité de jugement sans avoir à produire l'effort d'une pensée.

Cette formule, qui trouve une grande part de son succès dans le jeu entre différence et répétition (des chroniqueurs incarnant leur propre stéréotype commentant, soir après soir, dans un cadre identique, une succession d'épisodes d'émissions plus ou moins similaires, et se voyant par là même forcés à se réinventer pour surprendre le téléspectateur, sans jamais le déstabiliser), constitue donc la recette initiale qui fonde le succès de l'émission de M. Hanouna.

Très rapidement, cette émission a commencé à s'étendre, à créer un univers autoréférentiel, c'est-à-dire à se commenter elle-même. Les

personnages qui étaient appelés à y intervenir ont commencé à jouer des rôles, chargés d'agir avec vraisemblance. Payés pour donner l'impression de la spontanéité – exactement comme les acteurs de téléréalité –, soumis à une intense pression et à une préparation exigeante, ils sont devenus les supports d'une émission à laquelle chacun était censé pouvoir s'identifier, catégorisés de façon à toucher telle ou telle part de marché.

Le génie de M. Hanouna a consisté à mâtiner la chose de références « internes », sortes de *private jokes* qui ont commencé à susciter une forme d'addiction au sein des spectateurs, construisant un continuum « exclusif » où la fidélité du téléspectateur se voyait progressivement récompensée par les clins d'œil et références continuelles censées faire le pont d'une émission à l'autre, sur le modèle des *soap opera.* Nous avons ainsi, inlassablement, commencé à voir les mêmes personnages évoluer, se confronter, révéler de nouvelles facettes de leur personnalité, se fâcher et se réconcilier, nous faire rire et nous irriter, créant une forme de sentiment identificatoire particulièrement addictif en ce qu'il s'ajoutait aux

couches préalablement décrites, qui consistaient à se servir d'autres émissions comme points de référence initiaux pour des débats encadrés par des *règles du jeu* implicites relativement simples à comprendre et à embrasser. C'est ce qui explique que l'émission génère tant de nausée : son principe consiste à rendre prisonnier par l'addiction à une excitation frelatée mais infiniment répétée.

C'est ainsi que le public, plutôt populaire, des émissions de téléréalité *et* de l'émission de Cyril Hanouna est doublement récompensé lorsqu'il allume le poste, tandis que le public plus bourgeois, et se tenant à distance de ces mondes considérés comme vulgaires et manquant d'élaboration, voit jour après jour renforcée son incapacité à comprendre comment de tels espaces peuvent fasciner.

Cela a ouvert naturellement à une dernière phase, celle de l'autonomisation de l'émission, autonomisation qui a commencé à se déployer par à-coups avant de faire de ce modèle une forme de vecteur politique. Cyril Hanouna, devenu un pouvoir en soi, capable de mobiliser jusqu'à deux millions de personnes tous les soirs de la semaine pendant des heures, de générer des

revenus importants et de toucher une grande part de la société, a vu l'ambition commencer à le mordre, si ce n'est à le dévorer, et le pousser à vouloir absorber non seulement les autres représentants du monde de la télévision, les autres décors, mais le *réel* lui-même, ou du moins celui auquel il accédait. Dotée d'importants moyens octroyés par l'oligarque Vincent Bolloré, mais aussi d'une force sociale croissante, cette évolution a amené le présentateur, autrefois réduit à produire de pures démonstrations de cirque, à inviter toujours plus «le réel» au sein de son émission, et à vouloir jouer un rôle politique, en particulier lors des *campagnes* présidentielles françaises, ce moment extraordinaire où, à échéances régulières il est fait appel au peuple pour l'inviter à choisir entre tel ou tel candidat soigneusement présélectionné, afin d'exercer l'insigne privilège consistant à décider qui décidera en son nom de l'usage des ressources produites par le pays tout entier les prochaines années.

Glissement fascinant d'un monde de la représentation à l'autre, fruit naturel de l'extension progressive des débats animés par M. Hanouna à des sujets de société, auquel nous avons alors

assisté par l'instrumentalisation du fait divers. Qu'est-ce qu'un fait divers, après tout, si ce n'est la tentative de concentrer, en une scène, une seule situation, un enjeu de société, chargé de projections et d'indignations, de discours et de confrontations d'idées, afin tant de se divertir que de refaire société ? Qu'est-ce qu'un fait divers, si ce n'est l'avant-scène du politique, son incarnation la plus épurée ?

Et comment dès lors s'étonner que M. Hanouna, dès le moment où il s'est décidé à *sortir* du cadre figé consistant à se muer en le critique en chef de la téléréalité, puis plus généralement en celui de la télévision, et qu'il s'est pris de saisir des parts de ce réel et de les absorber, ait pensé que l'étape d'après consistait à, la République en son entier, animer ? Le guignol et le bouffon ne peuvent, nécessairement, pour maintenir une fonction identificatoire avec la citoyenneté, que régulièrement puiser en elle. Ils doivent s'en nourrir, ne peuvent rester dans le strict ordre du spectacle qui autrement, éthéré, devient concept et idée, nous faisant perdre prise avec le réel, jusqu'à Beckett arriver. Ce mouvement qu'a connu le théâtre, M. Hanouna n'était

bien sûr pas prêt à l'assumer. Devant assurer à son absurde une assise, ne pouvant se contenter d'un carrousel de personnages en boucle fermée, il a fait le choix, pour nourrir son émission, de paître le réel, amenant des « morceaux de vie » en son studio afin de les dévorer et de les dégurgiter, faisant proie de véritables êtres humains, débordant le cadre naturel de ce théâtre de la cruauté.

C'est ce qui explique que M. Tarel ait été invité, nous y reviendrons, ce dernier s'étant trouvé au carrousel du spectacle et du réel, giflant une représentation, mais par là même rompant la barrière de la virtualité et, par ce geste créant un risque de contamination, subissant en retour un absolu opprobre, notamment de la part du *monde du spectacle* qui au spectacle veut amener, et non du spectacle au réel se laisser traîner.

Drôle de bascule pour M. Hanouna qui, partant de mondes imaginaires, chargé maintenant de véritables corps, le ferait en pur valet de l'ordre, bouffon soumis et *infrapolitique*, interdisant explicitement à chacun de ses chroniqueurs et invités le moindre « discours politique » alors que celui-ci toujours plus affleurait, donnant autant de gages que son insécurité – et

sa certitude intérieure de ne pas être assez armé – exigeaient. Pur illustrateur, chargé d'ambiancer et de distraire, de *montrer* des pans de réel pour permettre à chacun ensuite, en dehors de son émission, de penser, M. Hanouna va cependant se laisser rattraper par l'hybris jusqu'à lui-même se muer en politique et s'adresser à la nation, avant de se rétracter.

*

Les mondes, dans le petit Paris, ne se croisent pas tant que cela. Les milliardaires, ces personnes qui disposent de fortunes mille à cent mille fois supérieures, mille fois, il faut le rappeler, tant les ordres de grandeur semblent intangibles, aux millionnaires appartenant déjà aux strates les plus supérieures de la société, vivent bunkérisés, en des vases clos, se protégeant de tous ceux qui chercheraient à les exploiter comme eux savent exploiter. Le rapport avec le politique n'est pas naturel et se fait le plus souvent par à-coups, M. Bolloré, patron de M. Hanouna, ayant par exemple longuement tardé avant d'échanger avec celui qui à la présidence arriverait.

M. Hanouna, en une période d'inversion radicale, se sera vu confier à l'orée des années 2020 un rôle de *go between* particulièrement utile, ne serait-ce que du fait de son idiotie – au sens le plus étymologique du terme – politique et de la facilité avec laquelle il pouvait en conséquence se voir instrumentaliser. Instrumentalement flatté par un jeune politicien aux dents longues, M. Macron, qui cherchait par tous moyens des lieux où pouvoir se mirer et se voir flatter, il va devenir le valet de cet ordre existant. M. Macron, incarnation étiolée et déjà passablement *has been* du *cool* et du frais, va se voir mis en avant par M. Hanouna et en retour, par ses monstrations régulières de sympathie et de considération, légitimer une émission jusque-là méprisée et détestée, l'inféodant et en faisant une alliée fidèle et indéfectible, un pont entre le pouvoir et les classes populaires pouvant à tout instant être mobilisé.

Il faut imaginer le choc pour un homme réduit à animer, des années durant, de pures séquences d'humiliation et de contre-humiliation avec ce qu'une part de la société considérait comme de purs déchets, de se voir soudain légitimé par

le plus haut de la société. M. Hanouna ne s'est, en un premier temps, visiblement pas rendu compte que si le pouvoir l'approchait, c'est que lui-même se dégradait et non parce que lui s'élevait, recrutant pour ce faire des figures de *soap opera* comme Marlène Schiappa dans le seul objectif d'imiter et de s'intégrer aux narratifs d'émissions de cet ordre.

M. Hanouna a cru, en un comique cruel qui l'a fait incarner le personnage du parvenu, qu'on le faisait entrer dans la cour des grands, là où la cour s'était rapetissée de telle manière qu'il pouvait désormais y entrer. On n'oubliera jamais que, recevant tel ou tel ministre, M. Hanouna – d'ordinaire habillé en *streetwear* et se montrant léger, sans considération ni respect – se muait soudain en domestique stoïque, tentant de faire autorité, vêtu de costumes trois pièces, offrant *sur un plateau* des heures d'ennui à tel ou tel ministre de passage, sans se rendre compte du ridicule auquel il s'exposait.

C'est le paradoxe d'un homme, qui, ce faisant, va faire monter en puissance son émission, se croyant légitimé par sa saisine des politiques, croissante, jusqu'à penser les rapports de force

basculés, et sombrer de la façon que l'on sait. Miné par les conflits d'intérêts, la fréquentation d'une pègre qu'il se sera longtemps amusé à légitimer – sans se rendre compte de ce qu'il devenait peu à peu leur objet – et saturé d'injonctions contradictoires venant de mondes aux langages lui échappant, il va progressivement perdre pied, en un naufrage en direct que l'avidité de ses spectateurs, qu'il aura soigneusement alimentée, ne fera qu'accélérer, entraînant un douloureux reflux qui ne s'est toujours pas achevé.

Comment vivre un succès approché à mesure que l'on vieillissait, absorbé par son reflet et la consumation du soi, incapable de comprendre que ce que l'on avait si ardemment désiré était justement ce qui nous achevait ? Difficile, pour un homme toujours plus aperçu à la ville, hagard, le regard évidé, de prendre conscience des failles dans lesquelles il se sera lui-même plongé.

De séquences de servilité anthologiques, notamment lorsqu'Emmanuel Macron daigna lui répondre au téléphone, ou lorsque le ministre de l'Intérieur se rendrait en son émission pour

commenter très sérieusement un sordide fait de société que tous ont déjà oublié – M. Hanouna commença à faire montre d'un désabus qui l'amènerait à, comme on le dit dans le jargon, *déraper*. C'est comme si, une fois passée la jouissance consistant à être reconnu par un système dont on avait été le principal serviteur, la reconnaissance qui en était issue avait engendré un sentiment paradoxal, enfantait des séquences pour le moins particulières où, entre deux farces, tentait de naître un point de vue protopolitique, certes peu élaboré, mais toujours plus insistant, dans l'idée de se faire la caisse de résonance de cette satanée société qui ne cessait de lui échapper. « L'affaire Lola », après les Gilets jaunes, du nom de l'assassinat d'une jeune fille en plein cœur de Paris par une étudiante visée par une obligation de quitter le territoire, constituerait en cela un point de bascule lors duquel M. Hanouna, s'adressant directement à la caméra en un monologue décousu, quelque peu laborieux mais se voulant *senti,* tenterait de s'immiscer en un nouveau champ, s'opposant au tout-puissant ministre de la Justice, appelant les autorités à se ressaisir, sans tout à fait lui-même rassurer. Arrivé à un âge où le père craint pour sa

fille, sentant, comme tous, que ces affaires révélaient quelque chose d'un pouvoir vacillant, d'un vide qui le menaçait, semblant alors pris entre l'*hubris* et l'urgence d'avoir à combler un creux où personne ne cherchait à se précipiter, il alternerait entre la conviction *qu'il* pouvait fort bien l'occuper, se montrant satisfait, et le simple constat qu'il était le seul, *par position*, en ce studio censé réverbérer et en conséquence incarner le pays, à pouvoir le faire, jetant des œillades inquiètes, et demandant à tout instant à se voir *validé*, protégé, par ses courtisans, ces chroniqueurs payés pour le servir et le louer.

Voilà le paradoxe d'un homme à la fois faible et puissant, pris entre les rets de mondes qu'il divise en « gentils » et « méchants », retrouvé propulsé à une place qu'il sait ne pouvoir tenir et forcé de faire usage *d'autorité* – et de ses excès – pour s'y maintenir et se protéger. L'on serait tenté de dire que la nature de cet homme n'est pas mauvaise, ce qui explique le sentiment d'empathie qu'il ne cesse d'enfanter. Que sa naïveté, qui l'amène à croire au don et à la charité plutôt qu'au partage et à l'équité, est si bête, si idiote, qu'elle ne sert un ordre que par ricochet.

Qu'il est en cela un homme qui mérite d'être aimé. On le croit sincèrement, sans cependant oublier la place qu'il occupe, sa puissance et son pouvoir, et les méfaits qui s'en trouvent par structure suscités. Le petit père des peuples, animé toujours par un sentiment de justice, considérant comme fondamental de pouvoir plaire et gâter, protéger ceux qui l'ont fait, mettant en scène sa générosité, mais incapable pourtant de penser de façon commune plutôt que clanique à la manière de véritablement aider, est moins une menace qu'une insignifiance qu'il s'agit de décortiquer.

*

Cela va me permettre de vous raconter un peu ce que cela fait que d'aller chez *TPMP*. Le plus souvent, l'invitation tombe par appel téléphonique le matin, notamment lorsqu'il s'agit de traiter de faits de société. On vous propose un horaire et des conditions de tournage susceptibles de changement. Il faut prendre en compte que c'est la seule émission qui est filmée en direct, le seul *talk,* comme ils l'appellent, contrairement à

C'est à vous ou *Quotidien*, du « paysage audiovisuel français » à prendre ce risque. Les émissions concurrentes de *TPMP* qui auront été proposées au peuple français pendant cette période en auront d'ailleurs constitué une forme d'identité, à la différence près qu'elles s'adressaient à des classes plus bourgeoises, en respectaient les codes, et étaient en conséquence censées proposer des contenus produits de façon plus ou moins raffinée, ce qui nous offrit notamment le privilège de voir des bourgeois dîner ensemble en bonne compagnie et de s'assurer de leur maîtrise des arts de la table et de leur capacité concomitante à énoncer des platitudes absolues et parfaitement mesurées sur tout sujet qui leur était proposé en entrée, plat ou dessert, sans trembler ni jamais déraper.

Comment s'étonner en conséquence que toute une part de ce peuple se soit précipitée loin de ces mondes, vers un autre qui, d'apparence du moins, était moins guindé et formaté, à défaut d'être plus pensé ? Au-delà de la tentative de distinction plutôt médiocre qui s'imposait en ces émissions et qui apparaissait parfaitement inexistante sur *TPMP*, celles-ci présentaient donc la

particularité d'être diffusées avec un décalage plus ou moins important de leur heure de tournage, de l'ordre de quelques minutes pour *Quotidien* à quelques heures pour le *28 minutes* d'ARTE, ce qui leur permettait de couper quoi que ce soit en cas d'accident, mais guindait et figeait d'autant plus la scène où ils se produisaient.

Le contrepoint de cette perte potentielle de contrôle qu'a toujours privilégiée Cyril Hanouna a consisté en la construction d'un dispositif extrêmement ferme dans lequel le présentateur a toujours été le seul à disposer d'oreillettes sur *son* plateau, ainsi que de la capacité de mobilité d'une table à l'autre, tandis que les chroniqueurs en sont réduits à se regarder en chiens de faïence, à plusieurs mètres de distance et parfois avec quelques difficultés à s'écouter. Cette oreillette lui permet de s'assurer du contrôle, via la régie et les équipes qui sont sur place, des réactions du public, tant sur le plateau qu'en dehors, les premiers se voyant indiquer quand applaudir, quand huer, quand rire, les seconds étant à tout instant sondés sur leur sentiment de l'émission à travers les réseaux sociaux, les mesures d'audience et divers sondages mis en œuvre sujet après sujet. Ce dispositif a pour point

cardinal la répartition de la parole entre des chroniqueurs qui ont chacun un rôle assigné, via les fiches susmentionnées où figure le point de vue qu'ils se sont proposés de défendre, point de vue élaboré au préalable avec les équipes de l'émission, chargées à partir de 15 heures de les solliciter pour qu'ils exposent leurs arguments éventuels, les entraîner et les affiner, de façon à décider qui sera *in fine* amené à intervenir, dans quel ordre, et ainsi alimenter le « conducteur » (déroulé de l'émission préparé en avance, fixant les temps de chaque débat, les ordres d'intervention, etc.). Toutes ces personnes sont payées, en moyenne entre 300 et 500 euros l'émission pour accepter de se soumettre au chef d'orchestre, le présentateur qui seul aura la possibilité d'altérer le cours de l'émission, et, après avoir distribué la parole selon l'intérêt qu'il aura à défendre tel ou tel point de vue sans avoir à s'exposer lui-même, en se façonnant en quelque sorte un « totem d'immunité » qui l'aidera à mieux s'identifier au public, orienter le débat afin de satisfaire ce dernier.

Ces personnes sont non seulement payées, mais vont être notées par les producteurs de l'émission, soir après soir, et leurs interventions

mesurées. Selon qu'elles auront participé ou non à la fabrication de l'audimat, qu'elles auront plus ou moins coopéré avec le metteur en scène, elles se verront ainsi octroyer plus ou moins de temps de parole les fois suivantes, ou tout simplement le droit ou non de se faire réinviter. Un « pool » est ainsi constitué et réactualisé régulièrement, de façon à maintenir une pression suffisante sur chacun, sans que de trop nombreux et brusques changements susceptibles de troubler le spectateur n'interviennent.

Ce n'est pas tout. Parmi une infinité d'éléments qui permettent d'assurer le contrôle et les réactions des spectateurs aux mises en scène qui leur sont proposées, mais aussi la domination de M. Hanouna sur l'espace qu'il a créé, peuvent être trouvées des choses aussi diverses que le contrôle du son des micros, le volume de ceux-ci pouvant être baissé ou augmenté selon qu'il apparaîtra intéressant de laisser un intervenant s'exprimer sur tel ou tel point, à tel ou tel moment. Peut-être ne l'avez-vous jamais remarqué, tendez cependant l'oreille les prochaines fois, notamment lorsqu'un brouhaha imprévu émergera, fruit d'un déraillement

temporaire de l'organisation des débats, et vous le noterez immédiatement.

Une fois arrivé sur place, l'invité prend conscience qu'il fait face à un véritable dispositif de pouvoir qu'il est extrêmement compliqué de subvertir et qu'il est pourtant essentiel de subvertir pour une raison très simple : la fonction de cette émission consiste en effet à purger toute déviance et rétablir un ordre en soi, et la survie de l'invité, en son humanité – menacée par sa *pinocchioisation* – dépend de sa capacité à y résister.

Tentons d'expliquer ce qui est entendu par ces termes. M. Hanouna, depuis quelques années, s'est fait la spécialité, consciemment ou non, de présider un tribunal après les tribunaux. L'essence de l'émission, qui la renvoie à ses origines, consistant à se superposer aux émissions de téléréalité en jugeant le jugement qu'elles proposaient sur leurs candidats, repose sur des mécanismes binaires de classement et d'élimination, où la survie des personnages dépend de leur capacité à s'encastrer et se maintenir au sein du territoire que constitue le plateau. Ainsi, les rivalités entre chroniqueurs, et la possibilité de se voir à

tout moment exclus du plateau, et condamnés en conséquence à une mort sociale – puisque le plateau est une instance totale, censée absorber le réel tout entier – sont toujours réactualisées. L'enjeu consiste à alterner entre ces moments de pur spectacle – qui contiennent cependant une vérité, les chroniqueurs ayant une dépendance réelle tant à leurs revenus qu'à la visibilité que leur offre l'émission, le terme de *poste* pouvant s'entendre littéralement comme celui d'un poste de travail que les chroniqueurs, par leur capacité à divertir, doivent soir après soir batailler pour préserver – lors desquels ils s'affrontent les uns les autres ; et le moment où ceux-ci se muent en puissances invitantes, chargées d'accueillir des personnes extérieures, elles-mêmes porteuses d'un morceau de réel qui va se voir discuté, absorbé par le spectacle, chacun prenant position avant que le public soit invité à trancher. Voilà pour la *pinocchioisation*.

Le mécanisme permet ainsi au spectateur d'alterner entre divertissement et exercice de sa capacité de jugement, le faisant participer d'une délibération qu'il peut poursuivre sur les réseaux sociaux, maintenu haletant à la recherche de

l'émergence de parts de vrai et de jeu au sein des équipes de chroniqueurs et d'un effet d'identification à l'égard des invités, en lesquels il est naturellement amené à se projeter, puisque ceux-ci, très souvent issus des classes populaires et parfaitement extérieurs au monde du spectacle, se voient soudain propulsés en un « monde de l'artifice » qui ne peut que susciter l'interrogation suivante chez le téléspectateur : lui qui tant me ressemble, que cela peut-il bien lui faire, que de se trouver en ces lieux-là ? Et quelle envie puis-je m'autoriser à son égard, lui qui a le privilège d'être par moi, et par des millions d'autres, regardé ?

Afin d'accompagner le spectateur et de rendre aussi confortable que possible son estance parmi ces mondes avariés, tout va être organisé pour qu'il ne subisse aucune âpreté, dans un enchaînement de séquences précisément calculé. L'encadrement de celles-ci, infantile et simplifié à l'extrême, va amener les chroniqueurs à brandir des pancartes – *oui* ou *non* – qui vont attiser l'attention du téléspectateur et l'amener à projeter son désir d'entendre tel ou tel, désir dont M. Hanouna va se faire l'ordonnateur,

chargé successivement d'autoriser l'un ou l'autre à parler, orientant la discussion afin de lui faire atteindre une conclusion morale et ainsi *trancher* les projections des téléspectateurs, les canaliser après les avoir orientés et manipulés, leur avoir laissé l'illusion du libre-arbitre, jouir de cet instant où ils auront pu, souverainement, avoir eu l'impression de choisir et réfléchir.

Voilà peut-être le nœud gordien. Pour étonnant que cela puisse paraître, M. Hanouna n'est en effet pas seulement quelqu'un qui fait du spectacle, pas seulement le guignol du système au sens étymologique et littéral du terme, chargé de taper sur qui dévierait, mais un être qui nous apparaît, profondément et intimement, comme cherchant à s'instituer à tout prix en souverain, riant de lui-même, mais ne tolérant pas que l'on rie de lui, qu'on le critique, renversant en cela la fonction de bouffon jusqu'à en incarner une forme cruelle, et presque sadique, semblable à celle que le *Joker* a pu figurer[3].

3. Là encore se trouve une ambivalence difficile à juger, car celui qui s'espère souverain est en général encore dépourvu de toute véritable cruauté.

Pour ce faire, M. Hanouna a créé, sur ce territoire qu'est son plateau, un dispositif dans lequel la parole lui revient toujours, le dernier mot lui est toujours dû, de façon à ce que son opinion s'impose, *sous condition de validation par le public* qui seul peut s'autoriser à le juger. C'est ainsi que, tel un souverain romain, le présentateur, qui utilise son pouvoir d'invitation au même titre que son pouvoir sur les chroniqueurs et le dispositif scénique, n'a pour objectif que de protéger sa capacité souveraine à trancher, soit en imposant son opinion, soit en laissant au public la possibilité de trancher ce qui doit être pensé. À la fois instrument de sa régie et instrumentiste, M. Hanouna peut ainsi selon les soirs varier ses plaisirs, décidant lorsqu'il souhaite décider, laissant décider lorsqu'il daigne s'effacer.

Cette configuration retire toute légèreté à une émission d'apparence anodine, de divertissement, et explique son évolution en un tribunal des tribunaux non plus seulement médiatiques, mais judiciaires et politiques, dont M. Hanouna s'est attribué la présidence.

Les vertus thaumaturges de M. Hanouna développées par l'extension de son émission à des

pans toujours croissants du réel semblent sans fin, de sorte que des personnes judiciairement condamnées se voient désormais régulièrement reçues *dans l'instant* de la décision judiciaire pour recevoir une forme d'onction populaire, et ainsi subvertir la décision du tribunal rendue au nom du peuple français, ou au contraire se voir fermement condamnées *au nom du peuple de TPMP*, c'est-à-dire du peuple tout entier, avant de se voir éventuellement rédimées, à travers l'admission publique et en direct de leurs torts et la reconnaissance de responsabilité qui va s'ensuivre. M. Hanouna, dans ce dispositif, va se faire le porte-parole de son audience, le porte-parole d'une forme normative d'édiction du bien qui va avoir pour vocation d'amener son invité à dire « Oui en effet, ce que j'ai fait n'était pas justifié » ou à l'inverse dénoncer une décision qui lui apparaissait parfaitement injuste, ce à quoi le présentateur pourra soit déférer, soit rejeter.

Ce nouveau tribunal populaire est extrêmement puissant et subversif pour de nombreuses raisons. L'une des fonctions de l'appareil judiciaire, et du tribunal en tant que scène et en tant

que lieu, consiste à appliquer un stigmate censé faire porter une forme de honte et d'humiliation qui va, au nom du peuple français, écarter celui qui en devient sujet – à tous les sens du terme – du reste de la société, et amener à une forme de repli sur soi et d'internalisation de la sanction et de ses effets, tandis que vis-à-vis de l'extérieur, cette décision produira des effets incontestables et incontournables, *figeant* la personne qui se sera ainsi vue *arrêtée.*

L'existence d'une émission d'une puissance comme celle de *TPMP*, qui permet de toucher deux millions de personnes directement chaque soir et par ricochet des millions d'autres à travers les *replays* et les réseaux sociaux, produit ainsi une déstabilisation extrêmement puissante d'un des mécanismes de régulation essentiels de la société, à savoir l'édifice judiciaire, dont M. Hanouna *teste* régulièrement les limites, étendant peu à peu les domaines de sa souveraineté.

Ce pouvoir, grisant, produit des effets troubles, et parfois inquiétants. M. Hanouna aura ainsi permis la réhabilitation de Marco Mouly, petit arnaqueur de Belleville ayant réussi à siphonner des milliards d'euros des caisses de l'État, donc

de ressources prélevées chaque année sur l'ensemble des Français, en mettant en place ce que l'on a appelé une fraude à la taxe carbone et à la TVA. Cette personne, dont la constitution de la fortune s'est traduite en la fermeture d'hôpitaux, de casernes de police et ainsi de suite, enfantant de la souffrance au quotidien pour des millions de Français, a, notamment grâce à M. Hanouna, trouvé une forme de reconnaissance après son geste profondément antisocial, pour la simple raison qu'il est apparu divertissant, générateur d'audience, du fait de la fascination que suscitent immanquablement les êtres qui transgressent l'ordre établi, de façon transparente et sans dommages apparents – M. Hanouna se gardant bien de rappeler les conséquences que son comportement avait pu engendrer à l'échelle de la société. Le bagout séducteur, la capacité à mentir d'une personne valorisée émission après émission, rappellent la fascination qu'engendraient autrefois les braqueurs, ces personnes qui à travers leur liberté nous font regretter l'absence de liberté que nous ressentons au quotidien, mais qui quelque part nous soulagent de ce manque en nous confortant dans l'idée

que notre servitude serait le fruit d'un choix : la liberté est encore possible, puisqu'il l'incarne, lui qui se présente en homme libre, après avoir volé des milliards et après avoir purgé sa peine, rédimé par M. Hanouna lui-même. Comment ne pas se sentir conforté dans l'idée que notre privation de liberté, notre enfermement dans les contraintes qu'inflige toute société, n'est rien d'autre que le fruit d'un choix silencieux qui aurait pu être autre, qui pourrait être autre, nous rendant à une forme d'illusoire souveraineté tout en nous emprisonnant devant notre poste de télévision ?

Cette personne, consacrée par M. Hanouna qui voit évidemment en lui un pourvoyeur de divertissement et donc d'audimat, va se servir de ce vecteur antimoral pour agréger du pouvoir, en une mise en abyme de l'escroc ainsi valorisé.

Ces dommages symboliques s'accompagnent, et de façon croissante, de dommages réels. La fréquentation du *milieu* a rendu M. Hanouna vulnérable, comme à chaque fois que l'on s'offre à une protection qui, d'apparence désintéressée, va progressivement vous dévorer. Les laideurs du monde exposent quiconque possède une

visibilité à toute forme de chantage, pression, violence, et expliquent les refuges trouvés en ces mondes interlopes, en des périodes où l'État semble incapacité à se faire respecter. Ils n'en produisent pas moins des dommages collatéraux, et toujours plus rapprochés, extraordinaires, qui se comptent en vies volées, règlements de compte, trafics d'êtres humains qui détruisent au quotidien. L'innocence postulée, et toujours mise en scène, de M. Hanouna, ne résiste pas à l'analyse de son entourage et des gestes troubles qui ne cessent de se multiplier. De *Momo* à son chauffeur en passant par les nombreux influenceurs et acteurs de la téléréalité qui l'entourent, de véritables réseaux protégés et parrainés par ses proches se sont constitués, produisant des féodalités où toutes les laideurs sont enfantées.

C'est dans ces mondes atroces que M. Tarel et moi-même nous sommes décidés à nous engouffrer.

II. Derrière les portes de l'enfer

Comment pénétrer l'antre du spectacle sans s'en laisser dévorer ? Voilà ce à quoi pensent l'homme et la femme qui, cherchant à exister, craignent cependant avant tout que cela se fasse au détriment de leur sincérité. Quiconque lutte pour faire société doit sans cesse rechercher ces mondes qui à d'autres lui permettront de se lier. Le succès de l'émission de M. Hanouna repose sur la solitude croissante qui dévore la société, et se présente comme une instance fondamentalement génératrice de lien, *réconciliatrice* et en conséquence protopolitique. C'est là l'un des points aveugles des nombreuses critiques qui ont cherché à le dévaster. Anomique, potentiellement

dévastatrice de mille façons, elle permet à des millions de Français, par son aspect parfaitement abordable, ouvert à tous, y compris aux criminels les plus chevronnés, non seulement de s'y retrouver, mais d'une façon ou d'une autre, de se sentir reconnus et de s'apaiser. S'y rendre, c'est avant tout tendre une perche à ceux qui, s'y étant constitués, cherchent et espèrent y trouver de nouveaux lieux à arpenter.

L'expérience a par ailleurs quelque chose de fascinant. Lorsqu'on est parisien, cela commence par un ou plusieurs appels le matin, systématiquement doublés de messages écrits en cas de non réponse, à quoi s'ensuit une longue phase de préparation et de conditionnement de la part des équipes de l'émission. Le format de l'émission changera mille fois au cours de la journée, du fait des *contraintes du direct* et de la nécessité de garder une prise sur l'actualité qui ne cesse de basculer l'ordre des priorités. L'un des principaux enjeux est celui de l'horaire de passage, qui va déterminer l'audience, elle-même déterminante du niveau de revenus que vont tirer les producteurs de l'émission et la chaîne qui la diffuse.

La variation est extrême et l'on peut passer de quelques centaines de milliers de spectateurs jusqu'à plus de deux millions qui assisteront à votre passage – dans un jeu d'équilibres entre intérêts de l'invité et de la production, déterminés par des rapports de force que la plupart des invités vont tout simplement être dans l'incapacité d'engager, se contentant du *label* consistant à être « passé à *TPMP* ». La plupart des personnes ignorant que des écarts massifs d'audience existent entre les différentes tranches horaires – seul le *prime time*, aux alentours de 21h15, assurant plus d'un million de téléspectateurs – ils se laisseront guider et trier sans faire de difficultés.

Seules l'équipe de production et la rédaction détiennent le « conducteur », ce script écrit à l'avance tissant le fil qui détermine les sujets qui vont être abordés, la manière dont ils vont être traités et la temporalité qui va leur être attribuée, pour s'assurer que les plus spectaculaires et les plus excitants interviennent à telle heure plutôt qu'à telle autre, avec tel ou tel chroniqueur et en suivant telle ou telle orientation.

Un chauffeur vous est envoyé au moins une heure avant. On essaye de vous faire venir très

en avance pour vous enfermer dans une sorte de hangar – parce que le lieu ressemble à ça, un hangar. Ancien bâtiment industriel sis dans les faubourgs élégants de Paris, à Boulogne, l'on va vous y laisser seul dans une petite pièce avec trois Snickers et deux Kinder Bueno, le tout au sein d'une sorte de geôle en béton sans une quelconque forme de décoration. Cette émission est tournée depuis des années dans ces lieux-là et il n'y a pourtant rien, rien que du béton. Tout est assez sale, les murs bruts, écrasants, sont éclairés par une lumière halogène particulièrement désagréable, et tout sent le débarras.

Malgré les sommes immenses générées, les conditions générales sont pour le moins spartiates – on voit les employés de la société de production de M. Hanouna aller acheter des sandwichs triangles au Monoprix d'à côté pour eux et certains invités, des invités qui pour beaucoup viennent de « province », de couches populaires, et qui se trouvent en un tel déséquilibre de force avec l'émission qu'ils vont très souvent être traités de façon misérable, placés dans des hôtels miteux à côté de leur gare d'arrivée, parfois laissés en attente dans des salles sans mobilier, après avoir été brusquement contrôlés.

Tout est donc assez glauque, assez sinistre, contrairement à ce que l'on pourrait penser du milieu de la télévision, qui se présente en lieu d'accès à la luxure, à une forme d'excitation. Ici, il semble que l'économie préside à tout, le précaire également, le sentiment d'être de passage et immédiatement remplaçable. L'on entre en un monde où grignoter sur les moindres dépenses apparaît comme une évidence, jusqu'au point où l'on s'interroge sur ce qu'ils ressentent : considèrent-ils que leur pouvoir est en soi suffisant pour ne pas avoir besoin d'en faire une quelconque démonstration ? Ou simplement que le *lieu* ne leur appartenant pas et devant revenir à terme à d'autres personnes, ils ne tireraient nul profit à l'investir ?

Voilà en toutes circonstances que l'on vous fait entrer dans cette loge anonyme où un écran de télévision diffuse l'émission en cours de C8 et où l'on vous fait attendre. Avec un peu de chance, une petite fiche cartonnée avec votre nom et le logo de l'émission, permettant à la régie de se repérer entre les différentes loges et invités, est accolée sur la porte, et vous pourrez la garder en trace de ce passage qui vous aura peut-être donné

la chance de croiser dans un couloir une star de la téléréalité, un chanteur ou l'un de vos concitoyens, voué à se voir à son tour projeté dans le monde de l'incandescence et de la célébrité. Vous êtes en train d'y penser lorsque soudain, l'on vient vous chercher pour vous amener à la loge de maquillage, puis au studio en lui-même.

Jusqu'ici, vous avez été en une sorte de bunker en béton, écrasant et amorphe, avec des gardes de sécurité qui ne sont pas forcément très agréables, des employés dont on sent qu'ils sont quelque peu pressurisés, un cadre en somme assez triste – il fut un temps, l'on vous faisait même signer, de façon impérative et empressante, une décharge vous dépouillant de vos droits à l'image avant d'entrer sur le plateau. Mais il est temps d'y aller, et vous voilà guidé entre des couloirs, à droite et à gauche – tout est assez sale encore une fois, trop grand, trop vide, trop désincarné, vraiment pas entretenu, pas décoré ni quoi que ce soit.

C'est loin d'être le cas de tous les studios de télévision. Souvent, ceux-ci sont constitués comme des lieux de pouvoir qui cherchent à impressionner au sens le plus littéral du terme, c'est-à-dire à marquer d'une façon ou d'une

autre. Lorsque vous vous rendez à BFM ou RMC, vous voilà amené à traverser des couloirs lumineux, parfaitement peints, soignés à l'extrême, où tout est *high tech*, nettoyé à l'excès, brillant, avec des portraits grandeur nature des principaux présentateurs imprimés sur d'immenses affiches (qui s'imposent à votre regard, vous rappellent qui sont les maîtres des lieux), un mobilier travaillé, et ainsi de suite. Défendant LaLiga dans une affaire l'opposant au PSG et concernant Kylian Mbappé, je m'y étais rendu peu avant, alors que Gabriel Attal, Clémentine Autain et Jordan Bardella discutaillaient sur un plateau. Traversant l'espace dédié à leurs équipes, les voyant observer distraitement leurs poulains en costumes élégants, avachis dans des poufs confortables, ils respiraient l'aisance, l'inverse d'un monde qui, chez M. Hanouna, ne semble toujours pas, près de quinze années après, s'être assumé.

Ici, vous avancez, traversant, éclairé d'une lumière blanche, ces couloirs décrépits, entouré de câbles apparents coulant de partout, avant d'arriver tout à coup dans un espace étrange, étroit, où l'on vous fait attendre, et d'où l'on

aperçoit des rideaux noirs, derrière lesquels vous devinez un semblant de scène, colorée et lumineuse, comme ouvrant à un cirque ambulant. Il s'agit d'une immense salle d'au moins quinze mètres de hauteur sous plafond, avec, derrière, encore des murs de béton. Des murs auxquels l'on a accroché une infrastructure mobile, parsemée d'écrans, entourée de couloirs séparés de rideaux scotchés aux fers pour créer cette impression de noir *en fond* qui va vous apparaître lorsque vous regarderez la télévision. Derrière ces rideaux, M. Hanouna, au centre d'un dispositif suréclairé, petit, isolé, avec ses chroniqueurs autour de lui ; et un petit morceau de table disponible où un régisseur va vous installer après vous avoir fixé un micro, et derrière, à un mètre de vous, le public, sur des gradins démontables, au-dessus, des spots de lumière extrêmement puissants. En face, des figures que vous avez vues plusieurs fois à l'écran et qui vous apparaissent cette fois dans leur réalité, recouvertes d'une épaisse couche de maquillage, et autour, des caméras et des techniciens chargés de s'assurer que tout marche comme annoncé. L'idée de cirque s'impose, l'artifice dans l'artifice. À peine avez-vous eu le temps d'entrer

que vous êtes en direct, sans qu'aucune rupture, rien ne vous permette de faire la différence avec l'instant d'avant, lors duquel tous parlaient entre eux l'air de rien, *détendus,* sans enjeu.

Il y a une série de choses très troublantes, la première fois que vous vous y rendez : par exemple, découvrir que l'on n'entend pas. On n'entend rien, parce qu'il n'y a pas d'amplificateur, les jingles ne sont pas diffusés dans le studio, donc lorsque l'émission reprend, alors que les spectateurs qui regardent depuis leur écran de télévision entendent une musique, une annonce, la plongée dans l'émission vous prend d'un coup. Tout à coup, une voix que l'on entend d'un peu loin : c'est *Hanouna* qui, de sa petite table, a commencé à parler. L'émission est lancée, ça y est vous êtes en direct, il n'y a pas eu de transition, il n'y a pas eu de cliquet, la bascule vers l'autre monde est intervenue et vous êtes lancé. Des centaines de milliers, voire des millions de personnes sont en train de vous regarder, et vous ne sentez rien, si ce n'est soudain un rythme, une discipline chez ceux qui vous entourent, qui va progressivement naître, et tout aussi vite se dissiper. Vous n'avez pas d'oreillette vous-même,

M. Hanouna vous traverse d'un regard absent en écoutant quelqu'un lui parler, recevant des indications, s'informant de l'intérêt des téléspectateurs en suivant son fil Twitter et d'autres indicateurs, orientant le débat entre des chroniqueurs qui s'agitent autant que possible pour se faire remarquer de lui et préserver leur *poste*, leur siège, inventant sur le fil des arguments insignifiants qui vont être, selon l'humeur, censurés ou approuvés – tandis que le maître des cérémonies continue de recevoir de nouvelles indications, de nouvelles suggestions, de nouvelles informations, pour orienter les invités, rendus esclaves du présentateur et des chroniqueurs qui se contentent de leurs fiches, statiques, immobiles – le présentateur, rappelons-le, est mobile, autorisé à s'approcher ou s'éloigner, faisant ordre à travers sa gestuelle, créant physiquement l'espace – chacun rendu dépendant de cadres préalablement déterminés et seul le producteur-présentateur a le parfait contrôle. Vous voilà donc, entouré d'un potentat et de ses employés prêts à être pris de vitesse, à devoir vous plier, louvoyer, tenter de subsister face au maître omniscient qui ne va cesser de vous prendre de court,

vous orienter, vous *manipuler*, vous, seul, sur ce bout de table, disposé à batailler pour pouvoir quelques mots énoncer, avant que les micros, le public, vos vis-à-vis, le noir enfin vous engloutissent et que vous soyez renvoyé aux couloirs gris, au silence, aux câbles, et gentiment mais fermement escorté, à la même vitesse que celle avec laquelle vous avez été amené sur le plateau, vers la sortie, où un VTC vous attendra pour vous ramener. Dans le meilleur des cas, quinze minutes sont passées.

Rien n'est homogène en cet espace du vide où M. Tarel donc, m'avait demandé de l'accompagner, et où l'une des premières choses qui nous serait dite proviendrait du chroniqueur qui, *historiquement*, était placé immédiatement à droite des invités, Matthieu Delormeau, un gaillard de quarante ans à l'apparence juvénile, au corps travaillé et au rôle de souffre-douleur complice de M. Hanouna, installé depuis de nombreuses années. Profitant de la pause, qui avait permis à l'équipe technique de nous infiltrer sur le plateau entre deux séquences, pour se défouler *hors antenne* au sujet de son compagnon avec une agressivité qui avait amusé M. Hanouna et dont il avait été

impossible de déterminer si elle était feinte, il avait repris place et, à peine l'émission relancée, m'avait traité de guignol – mise en abyme brutale beaucoup plus intéressante que ce que l'on pourrait penser, parce que révélatrice d'un surgissement inconscient extraordinaire et projectif.

Les chroniqueurs de M. Hanouna, qui a adopté, inconsciemment, la *position guignolesque* par excellence, telle qu'elle a été instituée par le théâtre des marionnettes, se mettent en permanence en situation de faire des bouffonneries ; et ils le font à la Guignol, c'est à dire, comme le personnage et Gnafron, en se comportant alternativement comme des gens qui ont l'âpreté du pouvoir, qui croient dans le pouvoir, qui croient en la nécessité de s'instaurer et de se sacraliser, et en la victime de cette même hubris, de ce même pouvoir, alternant entre farce et violence de telle façon que l'un et l'autre finissent par se confondre, frappant et se laissant frapper selon les nécessités de l'antenne, le tout sous le regard lui aussi ambivalent, et toujours renversable de leur maître, capable en un instant de les assommer.[4]

4. C'est ce qui explique que Hanouna soit à ce point haï, et en même temps consommé.

Nous l'avions rappelé en un petit ouvrage sur Abaaoud et l'aventure de Daesh en Syrie, l'inconscient collectif nourrit y compris les êtres les plus ignares. Nul doute que M. Delormeau n'a jamais réfléchi à sa position, et que lorsqu'il me lance « Mais vous êtes un guignol ! Qu'est-ce que vous êtes ? Vous êtes avocat, ce n'est pas possible ? », il ne perçoit pas la dimension magique et réflexive de sa parole. Mais pourquoi, outre les énervements conjugaux et autres pitoyables contingences propres à ce milieu, outre ensuite la nécessité de *faire scène* et de divertir un public qui ne souhaite s'abrutir face à un débat trop ennuyeux portant sur des enjeux politiques et les revendications réelles de M. Tarel et de son avocat, ce surgissement intervient-il à ce moment-là ?

Il se trouve qu'à peine la séquence commencée, abasourdi par le spectacle dans lequel on tente de nous faire pénétrer, je viens de commettre un sacrilège. J'ai ri. J'ai ri de la présentation qui vient d'être faite de mon client et de la façon dont ils essayaient très sérieusement d'apparenter leur cirque sédentaire à un tribunal pour décider, notamment – c'était le thème de l'émission – si

la peine qui avait été infligée à mon client était trop clémente ou non. Lorsque ce chroniqueur infatué me voit, *alors que je viens en tant qu'avocat,* rire de cette cour de pacotille plutôt que de m'y soumettre, il s'indigne comme un juge le ferait, ne supportant pas que je ne prenne pas au sérieux son autorité.

M. Delormeau s'indigne de ce que, et je trouve cela fascinant, dans sa confusion entre les termes bouffon (qui a vocation à subvertir le pouvoir) et guignol (qui a vocation, de façon systématiquement échouée, à incarner le pouvoir), il me perçoive immédiatement comme une personne menaçante, au tout premier degré. C'est que, riant et faisant rire au détriment du souverain, du prince qui croyait en son pouvoir, du juge ou de celui qui se prenait pour un juge qui, n'ayant pas autorisé ce rire, se voit immédiatement dénudé par ce geste incontrôlable qui désactive sa prétention au contrôle, j'ai ouvert une brèche, une transgression insupportable dans le sens où le petit duc, le petit marquis, le petit chef en somme qui est à côté de moi, payé cinq cents euros la soirée pour être là, qui a fini par croire en sa propre autorité, en cette

autorité qu'il vient à peine d'installer, oubliant d'où il provenait et d'où elle était issue, finissant par se confondre avec son rôle et agissant au premier degré, en une scène où il était censé, en présence d'un avocat, avec un prévenu, des magistrats et d'un président, d'un public enfin prêt à juger, condamner, aider à déterminer si mon client était véritablement coupable ou pas, se voyait soudain rappelé à sa condition, non par un geste d'autorité qui l'aurait valorisé, mais par un rire qui le dénudait.

On note à ce stade la dérive, au sens étymologique du terme, qui a touché l'émission et les effets produits par sa progressive confrontation au réel. M. Delormeau n'est pas plus pitoyable que le moindre juge en robe rouge à pois qui oublie que tout ce à quoi il se voue n'est que fabrication d'une illusion permettant d'asseoir des rapports de force, sans avoir à faire usage de la violence, et imposer des structures à la société. Le langage juridique n'est qu'une tentative de codifier, de catégoriser le réel pour le faire entrer dans des cases et ainsi assurer à l'ordre sa persistance – quelle que soit sa légitimité. Il a été, en ses origines, aussi vulgaire

et arbitraire que le dispositif dans lequel nous sommes projetés, lui-même plus élaboré qu'on pourrait le penser.

C'est ce qui va rendre particulièrement frustrante, et inacceptable, mon intervention qui fait, *une nouvelle fois* – puisque nous y reviendrons, ce n'est pas la première fois que je m'y rends et les fais dérailler – vriller les personnes chargées d'en assurer l'ordre. Alors qu'un rôle nous avait été attribué, un chemin au bout duquel une rédemption, une décision plus clémente que celle du tribunal, nous était miroitée, voilà que, comme à la cour d'appel, dès le départ, nous faisons exploser le dispositif, lui retirant toute autorité. Furie. Car comment pourraient-ils en ces circonstances nous sanctionner ? Comment pourraient-ils nous exploiter, faisant de nous leur chair à consommer ? Voilà que ce sont eux qui sont en danger. La suite, en conséquence, va consister en une tentative de rattrapage hystérisée, où la violence et le brouhaha vont se faire d'autant plus prégnants qu'ayant vu leur autorité symbolique remise en jeu, et ayant une maîtrise du langage et du discours pour le moins limitée, il ne va rester à nos interlocuteurs que la force pour se réinstituer.

C'est ainsi que le personnage de l'émission censé incarner les classes populaires, *Raymond*, ancien chauffeur-livreur privé de nom de famille dans le cadre de l'émission, contrairement à d'autres participants, va se voir immédiatement attribuer le rôle de censeur, en un dispositif parfaitement attendu, et énoncer à M. Tarel, dans le cadre d'une adresse directe et en le tutoyant, un propos que l'on pourrait résumer, en le glosant, à : « Mais ce que tu as fait, ça ne sert à rien, moi je suis Gilet jaune, et c'est un scandale d'avoir giflé le président, tu fais honte à la France. »

La scène est disposée. La France populaire, incarnée en ce chroniqueur qui dispose de ce fait de toute légitimité pour ce faire, s'adresse à l'invité afin de le marginaliser, prenant le relais de l'estocade que M. Delormeau, lui-même fils d'avocat et à l'apparence bourgeoise, vient de m'adresser. Les rôles sont parfaitement répartis. Et tout avait été préparé.

Du fait du rire qui a *forcé* le chien de garde de Cyril Hanouna à intervenir pour rétablir immédiatement son autorité, quelque chose pourtant *ne peut fonctionner* dans cette mécanique

parfaitement huilée qui consistait à faire jouer à la personne à laquelle les spectateurs sont censés pouvoir s'identifier le plus – le conducteur de camions appartenant aux classes populaires, s'exprimant et se comportant comme eux – le rôle de chien de garde, non de M. Hanouna, mais du système politique et social auquel ils sont tous asservis, et rétablir ainsi l'ordre subverti. Procureur populaire, lui qui avait pour fonction de légitimer la sanction que s'apprêtait à énoncer Hanouna, c'est-à-dire quelque chose de l'ordre de « Ah oui, franchement vous avez exagéré, ce n'est pas bien», Raymond fait face à un écueil. Lui qui, du fait de son charisme, de son habitude des plateaux, de sa maîtrise des codes de la communication et de l'aide que la production met à sa disposition pour incarner son rôle, devait rompre le processus identificatoire qui aurait pu se mettre en place entre le spectateur et M. Tarel – lui véritable *homme du peuple*, brut, et non un personnage comme l'est devenu Raymond, payé pour incarner, et qui, *parce qu'il n'est pas personnage,* ne propose pas une surface projective suffisamment lisse, suffisamment travaillée pour servir de réceptacle, en d'autres

termes, n'est pas assez *acteur*, pas assez plaisant et séduisant pour que l'on puisse s'y accrocher, Raymond, donc, qui s'est vu attribuer ce rôle fondamental consistant à s'assurer que ce geste, spectaculaire et réticulaire, vu des millions de fois et ayant très visiblement suscité de ce fait, du fait de son esthétique, une jouissance et un processus identificatoire chez des millions de Français, ne déborde pas, ne contamine pas, l'émission étant censée jouer le rôle de rétablissement de l'autorité, tout en créant un léger décalage vis-à-vis d'une instance judiciaire désormais trop désincarnée et éloignée du peuple pour suturer les plaies de la société, Raymond est emmerdé.

Raymond, qui devait, au nom du peuple, réintroduire l'émission au sein de l'ordre existant, après qu'elle a fait un pas de côté et suscité l'excitation des téléspectateurs en invitant – c'est-à-dire en donnant l'impression de pouvoir entendre et légitimer – une personne qui venait de le transgresser a pour fonction de bastonner son frère, scinder toute forme de solidarité qui pourrait lier les téléspectateurs à M. Tarel, de la même façon que Matthieu Delormeau était chargé d'amoindrir mon autorité. Montée euphorique promise

au spectateur, à qui on autorise l'accès direct à un délinquant, coupable d'un geste fantasmatique – une baffe au président ! – et que l'on va faire redescendre de façon construite après l'avoir exposé, l'avoir laissé s'exprimer, de façon à s'assurer que celui-ci ne s'en voie par trop légitimé, et en conséquence, ne puisse contaminer.

C'est une condition essentielle de la survie de l'émission, qui évolue dans un univers con-

traint, contrôlé par une autorité administrative « indépendante », l'ARCOM (ex-CSA)[5], dotée d'un pouvoir de sanction pouvant aller jusqu'au retrait des licences d'émettre, placée, en quelque sorte, sous la tutelle directe de l'État, bien plus que des forces économiques et commerciales qu'elle sert par ricochet.

Cette mécanique est d'autant plus huilée que, tel un procès en appel, tout cela n'est qu'une mascarade, une scène dérivée. En effet, M. Tarel s'était déjà rendu une première fois, seul, à l'émission de *TPMP*, à sa sortie de prison, et le même

5. L'ARCOM, malgré les garanties formelles censées le garantir, n'est pas une institution indépendante. Elle a pour fonction de faire miroiter les différentes sphères du pouvoir, en tentant d'en représenter les tendances, tout en demeurant parfaitement contrôlée. Ses décisions sont le fruit de jeux d'influence.

échange était alors intervenu. L'accouplement parasitaire à l'instance judiciaire, qui par bien des aspects ne mérite pas plus de respect que cette émission, est complet, les mêmes personnages tenant les mêmes propos, dans leur contexte légèrement réactualisé par la décision nouvelle, ma présence, et ce rire qui, s'insinuant en cette mise en scène et cette tentative de fétichisation, vont en changer légèrement l'orientation.

*

Comme cela a été indiqué, un sondage est proposé à chaque *fin de discussion*, qui propose aux téléspectateurs de trancher le débat en énonçant leur position. Évidemment, tout est fait, y compris dans la formulation de la question, pour en orienter les résultats et les accoupler à la façon dont l'émission a été menée, aidant M. Hanouna, notamment lorsqu'il est remis en cause par ses chroniqueurs, à rétablir son autorité, et d'ainsi composer avec les intérêts qui l'autorisent, tel un locataire, à faire usage de la place qui lui a été attribuée et qu'il n'a que contribué à façonner. C'est pourquoi rarement,

le résultat du sondage le prend-il à rebours. Ce sera pourtant le cas à la fin de cette émission, qui va indiquer que les spectateurs considèrent majoritairement que « la peine infligée à M. Tarel n'avait pas été trop clémente ». La question avait été volontairement complexifiée par une double négation pour essayer de confondre le téléspectateur, mais le résultat permettait de comprendre qu'une majorité de téléspectateurs considérait, après l'émission, que la peine à laquelle Damien Tarel, l'auteur de cette baffe, avait été condamné, était excessive, ce qui était pourtant la position défendue *urbi et orbi* sur le plateau. M. Hanouna n'avait pas hésité lui-même à prolonger la séquence au-delà du temps initialement prévu, tandis que s'impatientaient en coulisses, en un espace réduit, une « activiste » pseudo-féministe qui préparait soigneusement son déshabillage en direct, dans le cadre d'un faux *happening* organisé avec la production installant des stickers sur ses seins pour en masquer les tétons, et deux députés de La France insoumise répétant à voix haute leur texte et leur indignation la plus absolue au sujet d'un esclandre que tout le

monde a déjà oublié. M. Hanouna, qui n'avait pas réussi à nous faire exprimer des regrets, ni à moi ni à mon client, voyant sa scène vriller, venait de nous laisser l'espace pour revendiquer un geste qu'il pensait pouvoir définitivement sceller. Il était défait.

Ce fut là le *deuxième scandale*: l'idée qu'un avocat, loin de simplement défendre, c'est-à-dire épouser l'ordre existant, puisse légitimer en l'expliquant, voire la justifiant, la transgression de son client – qui venait pourtant d'être définitivement condamné de ce fait. Nous touchions là aux combles, et à des combles révélateurs de la nature non plus seulement de la télévision, mais de notre système de représentation. L'avocat est en effet, au sein des systèmes de pouvoir dans lesquels nous sommes enferrés, censé être celui qui incarne la médiation entre l'ordre et la transgression de l'ordre. Dans une République bourgeoise, c'est celui qui va contribuer au rétablissement de la communication, l'échange entre l'autorité et celui qui a violé l'autorité, condition de l'effectivité de la peine et d'un édifice judiciaire qui a pour fonction de refaire société en suturant l'acte qui est censé l'avoir scindée.

Mon rôle, théoriquement, consiste ainsi, ontologiquement, à être du côté de l'ordre et à essayer d'amener mon client à reconnaître et se repentir, en un héritage classique de l'Inquisition. Mon refus de l'endosser, défendant mon client au sens le plus plein et assumé, va générer une incompréhension massive qui amènera les chroniqueurs à surenchérir en une violence toujours moins contenue. Mon voisin de droite, fils, comme nous l'avons rappelé d'avocat d'affaires de province, c'est-à-dire du modèle absolu du *tenancier de l'ordre* qui, entre clubs Rotary, *deals* avec les autorités instituées, fraudes systématisées et orgies prostituées, vit aussi amoralement qu'il discourt moralement afin de légitimer sa position d'exploitation au regard du peuple que ses titres et sa position lui font observer en surplomb, interloqué à l'idée qu'une personne pût avoir le même rôle que son père et pourtant refuser d'en adopter la façon, se trouva si sidéré qu'il alla jusqu'à demander : « Quel diplôme vous avez ? C'est pas possible. »

Merveilleux moment que, d'une part, se voir demander ses diplômes par des êtres de cette nature, *en ce spectacle*, et de pouvoir déguster cette

seconde erreur tactique de leur part, permettant de leur renvoyer avec aisance toutes les cases du système amplement cochées lors de la décennie passée, que ce soit Sciences Po, Normale Sup, Yale et compagnie, les mettant en difficulté parce que devenant, par ce transfert, la figure la plus à même d'incarner l'ordre sur le plateau, et enchaînant sur un refus absolu de transiger, sans essayer de rédimer celui que je défendais, rappelant ses propos, tenus lors de l'audience, lorsque répondant à une énième question des juges tentant de lui arracher des regrets, M. Tarel, après avoir pris un temps, à la barre, face à des magistrats intimidants, répondrait doucement « Est-ce que je regrette… ? C'est… une très bonne question *(un temps)*… Oui… le geste aurait pu être mieux exécuté.»

Scandale, indignation, et la machine commence tant à vriller que M. Hanouna, embarrassé, se demande désormais sur quel pied danser. Faut-il changer de camp ? Y suis-je autorisé ? Voilà donc qu'en face, ils commencent à voir le risque de la subversion et, plus grave, de voir la subversion légitimée, et par la même occasion, de faire de leur émission un foyer de danger

pour les pouvoirs dont ils sont les valets. Ce à quoi nous assistons, c'est à la naissance d'une nouvelle souveraineté. Alors, tous se jettent sur leur proie, oubliant leurs manières. Au début, un espace avait été laissé à leur chroniqueuse la moins crédible, une Miss France de la décennie passée, pour jouer le rôle-miroir de Raymond, et nous défendre – subtile façon de nous délégitimer. Mais voilà qu'elle-même fait face à une difficulté, c'est-à-dire le risque de participer à la transformation de cet espace institué pour maintenir l'ordre. Frustrée et inquiète d'être incapable de nous suivre sur une ligne aussi « radicalisée », elle viendra nous voir entre deux encarts publicitaires, hors scène, l'air sévère, pour nous gronder, nous enjoignant, à moi et à Damien Tarel, de lui « laisser de l'espace », déversant sa frustration sur des individus qui refusaient d'être représentés, sachant parfaitement qu'à défaut de reprendre le contrôle, c'est elle qui par la suite le payerait. La défaillance de son rôle mettait en jeu son poste au sein de l'émission, mais aussi la capacité de celle-ci à s'autoréguler et se contrôler, et l'expression de son impuissance était non seulement significative, mais particulièrement heureuse.

Ceux qui ont vu l'émission se rappelleront de mon visage au moment où, comprenant immédiatement ce qui se jouait, je l'avais vue pour la première fois (nous) prendre la parole. Je pensais que nos adversaires, que l'on se résistait à traiter en ennemis, étaient non seulement malins, mais disposaient de bien du temps et de moyens pour préparer leurs chausse-trappes et mettre en scène un spectacle que beaucoup se contentent à tort de regarder sans le penser.

La situation devenait critique, l'indécence exposée par ces bourgeois s'indignant de la violence d'un geste sans victime autre que l'honneur de leur président, insignifiante et pourtant jouissive réparation au regard de la violence quotidienne qu'infligeaient ce pouvoir et ses valets, les laissant nus, dans leur appartenance de classe. Il suffisait de les laisser dérouler. À quoi bon, en ces espaces, rappeler la violence infligée aux Gilets jaunes qui venaient d'être exfiltrés alors qu'ils cherchaient à exprimer pacifiquement leurs idées, ou comme le ferait M. Tarel, qu'il avait été lui-même visé par une arme potentiellement mortelle du simple fait d'avoir manifesté pour revendiquer ses idées ? La place n'était pas

au discours, mais au dévoilement d'une violence croissante, incontrôlée, symptôme d'impuissance, les provocations se multipliant au point que je me verrais obligé de demander à M. Delormeau de se calmer et de se tenir un peu à distance, tandis que Raymond finirait par menacer – ultime renversement, et consécration définitive – M. Tarel, resté parfaitement calme, de le baffer, signant là une défaite empêchant définitivement M. Hanouna de se tenir du côté de ses propres employés devenus, par un renversement merveilleux, l'incarnation de la violence qu'ils étaient censés dénoncer.

Face à cette situation catastrophique, la réaction était impérative. La prolongation du débat, ainsi que la mobilisation de la masse de chroniqueurs pour réorienter le débat, lui permettent de le déplacer, de façon particulièrement intelligente, sur un second point : « Mais de toute façon ça n'a servi à rien, quelle est l'efficacité de ce geste ? » et d'ainsi tenter de sauver ce qui pouvait l'être, à commencer par son autorité.

Il faut admirer la persistance de ces êtres, et quelque part le talent consistant à recadrer les choses de telle façon à toujours s'assurer la

possibilité de la victoire. Face à une armada de plus de cinquante personnes, si l'on prend en compte l'ensemble des employés, contrôlant le cadre, l'agenda, les temporalités, les moyens techniques, le choix des paroles, il vous faut, pour survivre, des réflexes et une vivacité absolus, combinant capacité d'analyse et de répartie. Dès lors que les coups ne peuvent tous être anticipés, que les façons dont les sujets seront traités ne vous sont pas en avance communiquées, et que vous n'êtes pas, contrairement à eux, payé pour toute la journée y penser, l'affaire est particulièrement complexe – à moins, comme le fit

Louis Boyard[6], de les prendre à leur propre jeu, et de *préparer une bombe* à l'avance, dans le but de la leur placer.

Fallait-il accepter ce déplacement, comme cela ne fut pas tout à fait le cas, et expliquer que la principale efficacité de ce geste spectaculaire,

6. Jeune député de La France insoumise qui s'était fait connaître en tant que chroniqueur de l'émission, avant de protagoniser, une fois élu, une passe d'armes avec M. Hanouna, en dénonçant le 10 novembre 2022, dans l'émission, l'empire de Vincent Bolloré, ce qui lui vaudrait insultes, réprimandes et reproches en hypocrisie, qui à leur tour vaudraient à la chaîne C8 une amende de 3,5 millions d'euros.

de cette baffe donnée à Emmanuel Macron, était justement d'avoir pénétré la société du spectacle pour la renverser, de pénétrer des espaces nous demeurant jusque-là fermés et d'en conséquence y porter une sensibilité non discursivée, plus encore que de légitimer la transgression vis-à-vis d'un ordre décadent ? Ne résidait-elle pas là, la puissance primordiale de ce geste, revendiquée dans cette cacophonie orgiaque, et ne suffisait-elle pas à justifier l'abaissement que l'on tenta sans y arriver de nous infliger ?

Voilà en toutes circonstances ce qui amena Cyril Hanouna, qui ne pouvait, quelque part, que se montrer fasciné par un soufflet qui incarne son exact envers, à savoir la translation du guignolesque vers le politique, du spectacle vers le réel plutôt que du réel vers le spectacle, à se rendre en une position intermédiaire l'empêchant de se muer en censeur final, comme il l'aurait souhaité, et à renoncer à cette position d'ordre qu'il aspire toujours à faire sienne, noyé en un océan d'agressions verbales et de provocations énoncées par des êtres qu'il avait chargés de condamner la violence afin de démontrer la dimension excessive et donc condamnable de

M. Tarel, qui se trouvait ainsi contreproductivement *normalisé*, et partant, légitimé.

La chose aura duré près d'une demi-heure, ce qui est très long pour une émission de cet ordre, coincée entre une séquence de commentaires sur la *Star Academy*, cette femme qui demandait des cache-tétons avant de rentrer sur le plateau pour revendiquer son féminisme en se dévêtant face aux caméras et les députés insoumis venus réagir à la pseudo-polémique sur les propos du député du Rassemblement National sur les politiques migratoires, prêts à prendre au premier degré une arène qui ne saurait l'être. Je serais d'ailleurs frappé en effet de découvrir *a posteriori* – puisque l'exfiltration du studio et la projection en une voiture chargée de vous évacuer se fait en un instant, sans temps même pour déglutir – Mathilde Panot, alors présidente du groupe parlementaire du parti politique d'opposition La France insoumise, tentant d'incarner une forme d'ordre et d'autorité politique sur le plateau, c'est-à-dire en tentant de l'utiliser comme un endroit souverain au sens premier du terme. Grave contresens, et dangereux, qui consiste à donner le pouvoir au clown,

qui acquiesce à la soumission à un dispositif qui ne saurait, sauf à consacrer l'anti-souveraineté, être justement souverainisé. Sauf exception, le lieu ne peut être considéré que pour ce qu'il est, fange, et en aucune circonstance un lieu d'autorité ou d'institutionnalité, faute de quoi une forme de nausée et de rejet mutuel ne pourrait que s'installer.

Les Gilets jaunes l'ont compris, s'en saisissant sans jamais plier, sans jamais concéder, rejetant quiconque se laisserait absorber, revendiquant toujours une transgression non feinte et jamais récupérée, jusqu'à provoquer des fractures telluriques et rompre avec celui qui se vantait d'être celui qui les avait le mieux accueillis, le forçant à s'en distancier. Lieu noir et piégeux, le studio de *TPMP* apparaît ainsi comme un potentiel relais à des formes de révolte et de lutte plus structurées, plus organisées, moins exposantes, mais seulement tant que le *tenir droit* et le rejet de toute forme de complicité, de jeu, ou d'amitié en demeurent préservés.

Il ne peut exister que s'il demeure ce qu'il est : un lieu de spectacle, de pur spectacle, contre

lequel il faut à tout instant lutter, pour ne se voir soi-même caricaturé.

Pinocchioisé.

III. Dominants et dominés

La bourgeoisie française déteste Cyril Hanouna. C'est même devenu l'un de ses marqueurs identitaires. Une source de distinction. À l'heure de l'affaissement de nos dominants – qui se veulent élites – incapables de justifier leurs privilèges et leur subsistance en tant que classe, M. Hanouna se présente à eux comme un mets appétissant, docile. Un guignol prône à se faire humilier, inculte, vulgaire et arborant les apparences de la bêtise qui leur permet, à peu de frais, de se relégitimer.

Voilà ce qu'ils *sont,* affirment nos classes dominantes en pointant du doigt les émissions de M. Hanouna, présentées comme le miroir des classes populaires, usant comme lui de l'argument de l'audience pour en déduire la chose suivante : *il*

est *eux*. Conclusion naturelle : voilà pourquoi *il nous faut les dominer*, ces sauvages invétérés. Pour empêcher des êtres comme lui et ceux qui l'entourent de nous subvertir. Que deviendrait la société, s'il(s) venai(en)t à être consacré(s) ? Une version grandeur nature du cirque décadent que M. Hanouna nous donne à voir chaque soir, *déréglé*.

En cela, M. Hanouna est le meilleur allié de nos dominants, l'idiot utile de ceux qui savent si bien user des stratégies du voir et du dire, de la *distinction,* pour humilier et dominer, se montrer supérieurs et, par là même, justifier d'exploiter.

Les complexifications artificielles du réel que la bourgeoisie sait et aime tant créer ont pour fonction de fabriquer de la distance, *mettre du champ* entre *nous* et *eux*. Définir et fabriquer le beau, créer de l'apparat et du somptueux, en des environnements imposants et intimidants, c'est donner l'impression que l'on est soi-même élaboré, construit, raffiné, et en conséquence, justifier son règne. C'est aussi mettre en scène son pouvoir, en démontrant que l'on peut employer – voire esclavagiser – les plus grands

talents de son temps, et *a fortiori* des serfs par milliers, pour mettre en scène cette majesté.

C'est pourquoi les cours ont été fondées par les rois et que tous les régimes politiques appelés à survivre et se pérenniser ont employé les *meilleurs* de leur temps, les mettant en compétition afin de les inciter à se soumettre à leur coupe, dissoudre leur esprit critique, en somme, les servir, et nous entretenir.

M. Hanouna, tel que nous l'avons décrit, est loin de tout cela. Il est le bouffon du peuple, plutôt que du roi. Faut-il parler de bouffon, de guignol ? Cette question, déjà effleurée, nous y reviendrons.

Concentrons-nous à ce stade sur cet être et sa fonction. M. Hanouna, dans le cadre de ses émissions, épure, simplifie, appauvrit le réel, qu'il concentre en des capsules tenues en un plateau sis en un lieu clos. Son identité visuelle est laide et informe, au sens bourgeois du terme. Comme sa langue. Les lumières sont dures et directes, brutes, de sorte qu'elles marquent les traits, ne laissant aucune possibilité d'ambiguïté, de clair-obscur, de désir s'enfanter.

Le maquillage est épais et lourd pour tenter de compenser, tandis que les bleus et jaunes criards

des fonds de scène forment une teinte homogène et grossière guidant le spectateur parmi les différentes étapes du chemin initiatique ainsi proposé. Les habits eux-mêmes n'offrent aucune cohérence, variant avec maladresse les tentatives de distinction et exigences du placement de produit ; toujours mis en œuvre à la limite de la légalité, dans le cadre de conflits d'intérêts systématisés que la connivence entre M. Hanouna et de nombreux influenceurs et les participations croisées qu'ils détenaient en leurs sociétés, ont fini par engendrer. Seul un des personnages de l'émission, Guillaume Genton, mis en scène *justement* en ce qu'il est censé incarner la jeune bourgeoisie « soignée », sert de référent alternatif au débraillement généralisé et à une mêlée d'intervenants foutraques et instabilisés par le dispositif que l'on a décrit, aux côtés de Géraldine Maillet, incarnation de la beauté classique, arborant des postures légèrement désuètes et aristocratiques, jusqu'à se dissoudre à son tour dans le stéréotypé. Encore Genton représente-t-il une modernité commercialisée jusqu'à l'extrême, le vêtement comme esthétique en soi et non comme représentation porteuse de sens, de hiérarchie et de valeurs.

C'est ainsi une forme importante et intéressante de dégradation élaborée, construite, que celle qui est proposée par cette émission, qui consiste à dévaloriser toute forme de capital extérieur préexistant à l'entrée en scène. Les chroniqueurs sont *recyclés* de façon à ce que leur passé ne devienne qu'un instrument, mobilisable à souhait par le présentateur. Benjamin Castaldi oublie – et les spectateurs avec – qu'il était un puissant présentateur télévisé avant de devenir l'instrument de M. Hanouna, jusqu'au moment où celui-ci le lui rappelle pour tenter d'en tirer juteuse anecdote, ou à travers son accord et en puisant en son corps, y trouver sève pour se relégitimer. Gilles Verdez, qu'il était un journaliste respecté. Raymond – puisque, rappelons-le, le prolétaire n'a jamais droit au nom – qu'il était camionneur, c'est-à-dire travailleur, avec ce que cela emporte de dignité. Valérie Benaïm, ancienne élue de la nation, voit l'autorité qu'elle en tirait diluée émission après émission. Le dernier venu, « Bigard » lui-même, puisque c'est une *star*, et eux n'ont droit qu'au *nom,* ne deviendra bientôt plus que Jean-Marie.

Siphonner les capitaux de chacun jusqu'à n'en faire que des personnages et acteurs de la

scène d'un monde appelé à exister *en soi,* voilà ce qu'exige et impose M. Hanouna, y compris à lui-même, renouvelant chaque soir l'exercice avec ses invités. Voilà le rêve de tout *enfant roi.* Là également réside sa *démonstration de force*, l'excitation que suscite l'émission : réussir à cornaquer, cadrer, intégrer, absorber quiconque se rendrait sur *son* dispositif, jusqu'à en faire, parmi d'autres, l'un des siens et avoir, une nouvelle fois, démontré sa capacité à dominer.

Gare à celui qui cherchera à y échapper, ou tentera de le faire déborder. C'est ce qui fait ma fierté : y compris en ce dispositif de pouvoir extrêmement complexe, travaillé et élaboré, où la marge de manœuvre est infime – jusqu'au positionnement des invités, en bout de table, marginalisés sur ce territoire, et qui a pour vocation de faire de vous le bout de la chandelle, le *reste* appelé à être avalé puis recraché – avoir réussi, à plusieurs reprises, à le subvertir jusqu'à déstabiliser son grand maître qui, appuyé par une immense régie, dans sa colère, se sera vu sortir de son personnage à deux reprises pour se montrer tel qu'il était, et ce, sans qu'un quelconque stratagème, sans qu'une quelconque renonciation à

ma sincérité ait dû pour cela lui être concédée. Ces deux fois, chacun les connaît.

L'agitation qui s'en est suivie explique les prévenances avec lesquelles M. Hanouna m'aura, pour la dernière fois, accueilli – faisant mention de ma propre mère, qu'il aurait croisée à un café, en une tentative malaisante visant à créer une forme intermédiaire entre surplomb et complicité. *L'on sait* que cela va déborder, alors, préventivement, l'on tente de lier l'autre, l'enchaîner, ce qui renforce d'autant la position du maître et lui permet, peu à peu, d'imposer un rapport, un rythme, qui vole à l'autre sa souveraineté. Il faut du tact, de la finesse, du respect et surtout de la patience et de l'humilité, pour renverser ce rapport, accepter les défaites interlocutoires nécessairement dégradantes, et parfois, devenir invisibilité. La seule leçon qui doive en être tirée est que les êtres de pouvoir ne doivent jamais être sous-estimés.

Car l'émission de M. Hanouna, comme toutes les émissions de télévision, est un dispositif de pouvoir au service d'autres pouvoirs. Il faut y aller, non pour la lumière, mais pour la faire chanceler et, dans ces clairs obscurs, faire voir les crevasses, les cicatrices : la crue et nue réalité.

Et la façon de le faire ne consiste pas à rechercher, comme d'autres l'ont fait, *un moment de télé*, mais au contraire leur arracher des moments de *vérité.*

Valeur politique et cardinale, la sincérité (chemin de vérité) chrétienne (plutôt qu'ecclésiale) et dès lors transgressive au dernier degré, n'a *rien à faire là,* en ce monde chiqué. Elle est en conséquence révolutionnaire *en ce lieu*-là, ce qui explique la fascination que les moments où elle surgit ne cessent de susciter. Lorsque M. Hanouna, tremblant, vrillant, menace de me « virer de son plateau », me traite d'abruti comme il le ferait de Louis Boyard, ou se sent immédiatement concerné par un propos sur la consommation de cocaïne dans le milieu de la télévision, quelque chose de lui ressort qui était jusqu'ici demeuré masqué, et cette mise à nu subvertit l'homme de pouvoir qui jusqu'ici, par son habit construit, était protégé. La foule avide alors regarde, heureuse de percer le néant, ravie de le voir soudain se remplir, et le mécanisme se voir remplacer par l'humanité. M. Hanouna n'y perd pas tant qu'il croit, et ne perd, à mon sens, qu'en ce qu'une part de sa vie a été investie pour

construire son personnage plutôt que de nourrir son humanité, et que les creux qui s'en déduisent se voient par ces épisodes soudain révélés.

Lorsque M. Hanouna m'invita pour me défendre, ou me condamner, du fait des accusations de viol que je subissais, je craignais avant tout un dispositif de complaisance, à la PPDA sur *Quotidien*, ou tant d'autres émissions bourgeoises *passe-plats* où l'objectif est de sauver la personnalité publique qu'une personne *du rien* – pour reprendre les termes macroniens – aurait osé accuser, recréant une asymétrie impossible à colmater.

Je craignais plus que tout la complaisance, et je préférais me dégrader jusqu'au dernier degré – m'exposant dans la plus triste de mes intimités – plutôt que de leur concéder un geste qui à eux m'associerait. Devenir proche, voire pire, intégrer ce monde qui ne cherchait qu'une chose : pouvoir me rédimer et, par conséquent, me faire leur, m'angoissait. En les faisant plonger en moi, jusqu'à la lie, je chercherais au contraire, naturellement, à les dévoiler, ouvrant l'espace pour les frapper en retour – sans prévarication aucune. Eux qui cherchaient à me souiller, à

m'utiliser et à littéralement violer une femme pour ce faire, se révéleraient ainsi en leur laideur, infiniment plus grande que celle qu'ils cherchaient à m'attribuer.

À chacune des fois que nous nous sommes rencontrés, il me semble être sorti de leur scène comme j'y étais entré. Eux seront au contraire plusieurs fois rentrés chez eux, en ayant vu une part de leur surface écornée, paralysés et incapacités à recycler ces instants par une opération de dévastation pourtant soigneusement préparée. Ces luttes ne sont pas insignifiantes, tout comme leur résultat.

Ce que je venais de révéler, sans même avoir à le prononcer, en renvoyant le plateau à son rapport à l'addiction, était par exemple si intime et profond de ce qui, en tant que figures, les constituait, et en tant que personnes, à leur figure, les mêlait, qu'ils n'avaient pu que subir, et avancer. Et c'était cela, et non le contenu, qui comptait.

M. Hanouna, pour la seule fois peut-être de sa carrière, n'a ainsi jamais rien pu faire de moi. Il me semble que cela doit être pensé. Les conséquences de chacun de mes passages auront varié,

toutes auront évité la transformation en guignol qu'il promettait. Pour l'un, il ferait censurer le replay après qu'en pleine affaire Griveaux, j'eus exposé, en *prime time*, et pour la première fois, les réseaux mafieux auxquels il était associé, tournant notamment autour de l'une de ses plus proches amies, Mme Michèle Marchand, et certains journalistes comme Aziz Zemouri, des années avant que des scandales (*via* notamment l'affaire Garrido) les exposent. Pour l'autre, après que j'ai, pour la première fois en un dispositif similaire, exposé les sommes gargantuesques que sa société de production recevait de Bolloré, il s'était vu obligé, après m'avoir lourdement sollicité, d'organiser une émission spéciale pour, sans m'attaquer, tenter de se justifier.

L'on a vu ce qu'il se passa avec l'affaire Tarel, et l'on ne rappellera pas l'explosion qui intervint lorsque furent mentionnées des questions qui touchaient à son intimité – c'est du moins ce qu'il crut – en un cadre où, si je m'étais d'un pas encore avancé, il se serait vu définitivement exposé, l'absence complète de censure *a priori* du fait du direct ne lui offrant comme contrôle effectif, outre l'ensemble des mécaniques déjà

exposées, que celui de l'expulsion, de l'exil de son royaume, soit sur le fondement de ses injonctions, soit sur celui de la mobilisation des quelques gardes du corps chargés de le protéger. Moment de tremblement mythique, au sens originel du terme, où M. Hanouna exposa sa crainte de se voir définitivement éliminé, alors que je mentionnais la pourtant connue et banale consommation de cocaïne, révélant par là même la peur profonde, d'une part, de se voir piéger et, d'autre part, de perdre le contrôle sur sa vie en l'espace qui l'avait consacré et où tout était censé, jusqu'au moindre détail, être fait pour le protéger. Personne ne le défendit, ce jour-là, alors que toujours plus il vrillait. Et je retins le coup qui aurait pu l'achever.

Mais quel intérêt aurais-je eu à le dévaster ? Je ne m'étais jamais senti humilié par lui, plutôt le contraire, et contrairement à ce qu'il craignait, ne m'étais jamais rendu *chez lui* doté de la moindre stratégie, du moindre calcul, sincérité qui, contrairement à l'épisode qui l'opposerait à Louis Boyard, créerait une déstabilisation profonde lorsqu'elle toucherait des points sensibles qu'il s'était évertué à enterrer.

Sincérité, enfin, qui n'est pas sans rapport avec les sous-jacences profondes de notre pensée et des combats que l'on entend mener. Car celui qui, n'étant plus exploitable ni invisibilisable, remonte sur le ring au moment de plus grande fragilité, et se montre en mesure de frapper quiconque cherchait à le dévorer, comme lorsque j'eus à le faire, après qu'une accusation de viol brisa mon intimité, m'est toujours apparu comme un modèle à rechercher et imiter.

Un modèle à rechercher et imiter qu'un peuple jaune, doté de gilets, sembla lui aussi connaître et rechercher, acceptant de ployer sous les coups pour cependant, entier face à celui qui le frappait, demeurer.

M. Hanouna nous a permis, à nous et à ceux qui ont été si longtemps écrasés et méprisés, de faire voir cette part de sincérité, et je n'avais, contrairement à ce qu'il pensait, en conséquence aucune raison de le dévaster. Sans recherche de distinction particulière, puisqu'écarté des édifices bourgeois qui le tiennent en inimitié, conscient de sa maladresse, et en conséquence de son humanité, je ne suis jamais ressorti frustré d'un

plateau pourtant construit pour vous essorer. Porteur d'outils qu'il ne maîtrisera jamais, je l'ai toujours perçu pour ce qu'il était : un objet de curiosité, relativement fascinant, et nécessairement, par son rapport au pouvoir, objet de pensée.

*

M. Hanouna et les classes bourgeoises s'observent en une querelle très localisée, territorialement réduite à un pays, la France, titan âgé, vacillant près du néant. De ce qui fut le plus haut lieu d'observation et de diction du monde est né un spectacle dont le principe fondateur est de se regarder et de se commenter lui-même.

Loin désormais, les grands débats et les moments d'élaboration – d'élucubrations aussi – par lesquels la France non seulement soupesait le monde, mais l'affectait.

La voilà réduite à la commercialisation de ses propres instincts. En un spectacle onaniste, les horizons se sont tant étriqués que l'on se voit réduits à débattre du devenir et de la validité

d'une émission de para-téléréalité qui a fait d'elle-même son propre sujet, en un vase clos à l'image de la société.

Il serait aisé d'en rester à ce constat accablant. Pourtant, la question tout comme l'émission présentent un sujet fascinant d'étude et de pensée, puisque cette métonymie de notre état, dont la fonction est miroitante, nous amène à nous réfléchir, et donc à nous penser.

Après tout, faut-il, pour intéresser, régner et briller de telle façon que non seulement soi-même, mais la terre entière aurait à s'intéresser à notre propre sujet ? N'y a-t-il pas là, dans l'expression de ce désir, quelque chose de l'ordre de ce qui serait à combattre, entre narcissisme, fantasme de grandeur – et donc de domination et d'exploitation ? La France n'était-elle pas justement *petite* au moment où elle a généré ce qui par la suite la ferait rayonner ? Ce repli sur soi qu'incarne M. Hanouna – qui force à s'observer, et donc à se penser – n'est-il pas l'un de ces moments nécessaires, de recondensation et de réflexion, permettant d'intensifier notre rapport à nous-mêmes, à la société, qui pourront par la suite se déployer et alimenter d'autres mondes ?

TPMP, l'émission *de* Cyril Hanouna – et l'appropriatif est ici plus que jamais justifié – est une création oligarchique, qui coûte 80 000 euros par émission à sa production et a enrichi un nombre conséquent d'individus l'ayant façonnée, écrite, produite, réalisée et diffusée.

Elle est avant tout un *appareil de pouvoir*, parfaitement construit où rien n'est laissé au hasard. Avant tout présentée comme une émission populaire, elle n'en est pas moins devenue le sujet des classes dominantes qui adorent non pas tant l'étudier ou la considérer, mais simplement la juger et la condamner[7], en somme : la détester.

M. Hanouna en est conscient, se sait *ciblé* du fait de sa fonction, qui le renvoie à une prolétarisation paradoxale – M. Hanouna est en effet l'une des plus riches personnes de

7.Cet élément n'est pas anodin, car il est possible que la forme adoptée par *TPMP* de « tribunal populaire » ne soit, *in fine*, qu'une tentative comme une autre de *retournement du stigmate* par un individu élevé dans la bourgeoisie, mais porteur de traits distinctifs – notamment ses origines – qui rendaient impossible une pleine et entière intégration au sein de cette classe sociale et qui, ayant eu à subir le *jugement,* la condescendance et le mépris si constitutifs de cette classe, ait décidé de se saisir de cette fonction et de ces attributs pour les *renverser* et valoriser cela même qu'ils méprisaient.

France – statut qu'il ne cesse, de façon embarrassée, de chercher à combattre. C'est ainsi que rejeté par la plupart des aristocraties médiatiques et télévisuelles de ce pays, utilisé comme un *maverick* fidèle et prêt à tout par M. Bolloré, il ne cesse de critiquer dans ses émissions les « bobos » germanopratins rémunérés par le service public – c'est-à-dire par les Français – qui lui donnent, à lui et son patron, coupable d'être catholique *et de droite*, des leçons de morale empesées d'une médiocrité similaire à celle qu'ils prétendent dénoncer.

La bourgeoisie aime tourner en ridicule cet enfant de près de cinquante ans dénué d'un quelconque intérêt pour les codes qu'elle a tardé des siècles à façonner, et qui a le démérite de fasciner et de dévertuer ses rejetons. Aimant surjouer une consternation qui lui permet, par effet de contraste, de se mettre en valeur, elle s'emporte à chaque *sortie de route* de cet homme, se saisissant de *son cas* pour remettre en cause l'existence de ceux qui le regardent, les considérant, lui comme ses spectateurs comme des pustules dégénérées, purulences inacceptables non pas tant en ce qu'elles existent – après

tout, ces êtres sont bien nécessaires, qui autrement les classes dominantes pourraient-elles exploiter ? – mais en ce qu'elles s'y affichent fières d'exister, fières d'être représentées dans un havre d'ignorance et de vulgarité, de rejet de l'élaboré et de simplicité assumée, fières enfin d'occuper l'une des chasses gardées du pouvoir, la télévision. Hanouna est leur instrument pour commettre le crime le plus parfait.

Car il faut comprendre ce qu'est la télévision, non en tant qu'objet de consommation, mais en tant qu'instrument tel que vu du côté de nos classes dominantes : il s'agit avant tout d'un concentrateur de ressources, un lieu de dressage, un pur lieu du capital en somme, qui sert à la fois à domestiquer les âmes et à enrichir et renforcer les dominants, en générant une sous-classe en soi, contrôlée par les investissements massifs que le médium exige, qui en assure la soumission aux détenteurs de capital, à quoi s'ajoutent une série de barrières réglementaires mises en place par l'État et des pouvoirs politiques alliés aux classes bourgeoises, qui permettent de s'assurer que cet instrument potentiellement subversif demeure celui de la conformation.

La télévision qui, historiquement, a été le premier outil de pénétration des foyers par le pouvoir, un lieu de centralisation politique et économique de tout premier ordre, est devenue le lieu du moindre effort pour nos dominants. Elle aide à ordonner et diriger la société à moindres frais, depuis Paris et ses alentours, à partir de studios chers et inaccessibles, bunkérisés, en diffusant des contenus *via* des fréquences aux coûts d'entrée inabordables, en conséquence réservées à des empires industriels déjà constitués. L'équilibre entre État et capital favorise la diffusion de la bonne parole, la parole décente, celle qui expliquera comment être (et comment consommer), dira *que* faire, et que penser, censurera et humiliera, valorisera et favorisera, selon le *camp* duquel on interviendra, selon que les normes édictées par ce puissant médium seront ou non respectées. Le contrôle par l'État permet de s'assurer que la télévision ne devienne pas un pouvoir en soi et demeure une fonction instrumentale, ses élites restant dépendantes des compromis passés entre gouvernants et possédants.

La télévision est ainsi la blanchisserie du capital, et donc de sa putain, notre système

politique, le lieu où se choisissent et s'intronisent nos dirigeants, se mettent en scène nos *produits,* un lieu de publicité, au sens le plus plein, capable de renverser ou d'introniser tout puissant, où tout péché peut être rédimé, pour peu que cela siée aux classes qui la contrôlent, et où, à l'inverse, toute déviance perçue ou qualifiée comme telle pourra être immédiatement sanctionnée.

M. Hanouna l'a mieux compris que beaucoup, et contrairement à la plupart de ses comparses, faute de pouvoir prendre l'apparence du pouvoir, il a décidé d'inverser les *codes* de ceux qui l'ont investi pour mieux les servir. Fils d'une fin de siècle décadente, il s'est vu octroyer, par la marge en un premier temps – il est en cela le pur fruit d'une transformation technoréglementaire du médium, la TNT – une licence suffisante pour imposer une émission qui au départ ne visait qu'à *occuper* de façon peu coûteuse un temps d'antenne, dans l'attente de la production de contenus plus rentables, avant de progressivement l'imposer comme un dispositif central et d'en faire, paradoxalement, un lieu de subversion symbolique de l'espace bourgeois. Dans la continuation, et en enfant, de la

téléréalité[8] – culturellement et factuellement son émission étant au départ un pur lieu de commentaire rétrograde, au sens étymologique, des émissions qui les premières, introduisirent ces subversions – M. Hanouna a imposé un rapport à la banalité que le cinéma avait toujours interdit et que la télévision aura longtemps contourné, rapport qu'on l'a laissé mettre en œuvre à la seule condition que son discours se maintienne dans les limites fixées par la bourgeoisie, régulièrement rappelées par une instance de *négociation* et d'équilibre entre les différentes instances du pouvoir, l'ARCOM.

Cette situation intermédiaire lui permet de refléter des parts riches de la société, de leur faire signe, d'user de mots, d'attitudes, qui ne sont jamais « visibilisées », et qui, par leur exclusif usage en son émission, s'insèrent en un rapport mimétique mêlant satisfaction et reconnaissance

8. Elle-même fille de la privatisation de la télévision, et de sa déterritorialisation, par la construction de concepts génériques tels *Les Feux de l'amour*, importés des États-Unis, proposant pour la première fois, sur la principale chaîne de télévision du pays, TF1, dont les propriétaires promettaient, au moment de sa privatisation, de diffuser de l'opéra en *prime time*, de faire de la scène télévisuelle un lieu de consécration du banal, renonçant à toute forme d'élaboration.

chez ceux qui le reçoivent et ont vocation à imiter.

C'est ainsi que M. Hanouna montre à des millions de Français que l'on peut réussir en étant ce qu'ils sont, sans effort – pour peu que l'on respecte les limites fixées par les classes dominantes.

Il faut comprendre l'importance de ce geste et sa nature profondément conservatrice, voire réactionnaire. En offrant aux classes populaires une scène, la télévision, qui systématiquement se charge d'assurer leur domptage après avoir exploité leur déviance ou leur originalité, interdisant toute transgression trop marquée, M. Hanouna s'est mué en le valet de leur maître, leur offrant la possibilité de s'exprimer et de se comporter librement sans être, par d'autres que lui, humiliés, offrant une illusion de liberté que son inintelligence permet souvent de matérialiser. C'est ainsi que souvent, M. Hanouna, bien malgré lui, subvertit, en surface.

Cela a le don de rendre fous ceux qui, au sein de la bourgeoisie, croient encore en la valeur *sacrificielle* de leur office, et en la nécessité d'y faire croire et en conséquent, se sont mués en

maîtres des surfaces[9]. L'affaire devient d'autant plus problématique lorsque des bourgeois s'aventurent en ces lieux et, naturellement, se trouvent placés en position d'égalité, voire d'infériorité, de ces *riens indistingués* sur lesquels ils étaient censés régner[10].

9. Cette croyance sacrificielle est évidemment très largement scénifiée et a vocation, comme sa cousine méritocratique, à légitimer l'ordre existant, en particulier en ce qui concerne les progénitures. L'enfant qui est conditionné dès l'enfance pour ressembler à ses parents n'aura par la suite nul effort à faire pour être reconnu par ses pairs et se voir attribuer une place heureuse au sein de la société ; tandis que l'enfant des classes populaires qui souhaiterait *monter* aura tout à apprendre et accumuler, et vivra toute sa vie avec la peur de l'erreur, du stigmate et du jugement de ceux qu'il s'est décidé à imiter.

10. M. Hanouna, en consacrant cet espace libéré de toute forme de jugement moral *a priori,* réconcilie les fils prodiges – dont il est, fils de médecin ayant refusé de suivre la voie sacrificielle et intronisante choisie par son père – avec les *fils de rien*, tels que considérés par les dominants de la société. Et dans cette étonnante conjonction, qui fascine ses enfants, la bourgeoisie voit le danger du dévoiement d'un système, de valeurs, d'efforts enfin pour le préserver et le maintenir, le reproduire. M. Hanouna lui apparaît ainsi non seulement comme un danger en soi, mais aussi et surtout comme celui qui pourrait pervertir l'enfance d'une société dont on suppute – de façon projective – qu'elle est son public premier. Ce sont plus probablement de jeunes adultes qui, se projetant régressivement dans le plaisir coupable de l'enfance, constituent le gros de ses bataillons, mais qu'importe – les adolescents et jeunes gens n'ayant pas besoin de ces « artefacts » télévisuels pour transgresser et se reconnaître, leur socialisation horizontale *via l'école* suffisant, M. Hanouna ne leur apparaissant

Entrer en le domaine de M. Hanouna, c'est, pour eux, prendre le risque de s'y perdre, et de perdre avec cette « dignité » qu'assurent les sédimentations et statuts sociaux. M. Hanouna s'en approche comme la bête de sa proie, et se montre prêt à tout pour l'avaler. Selon l'attitude de l'invité, il valorisera sa parole, la mettra en scène, et le sanctionnera d'une dignité très particulière, celle que l'on offre au *bourgeois* qui aura accepté de se soumettre au *peuple*, ou au contraire le réprimandera et l'humiliera, sans possibilité pour son interlocuteur de faire usage des armes dont il a normalement usage – puisque ici la dignité est considérée pour ce qu'elle est, un instrument pour *tenir* et *faire tenir* les populations.

Comme le cirque de Pinocchio, le plateau avale qui s'y rend à la recherche de gloire ou jouissance sans offrir son écot à un système qui se nourrit de la sève de ceux qui pensent s'y rendre pour prendre et consommer. Personne n'en sort sans *donner*, sans quelque part, s'éviscérer. Celui qui cherchera à se faire valoir, à faire démonstration de ses capacités

principalement que comme une figure spectrale croisée dans le salon de leurs parents, attribuable et attribuée au monde des adultes qu'ils n'ont pas vocation encore à retrouver.

rhétoriques, élaboratives ou de toute autre forme de distinction se verra immédiatement rabaissé. La censure se met immédiatement en place, par la coupure de sa parole, l'utilisation de commentaires dégradants, l'accélération du rythme sous la forme de *vannes* faciles, dont le but n'est pas de faire rire, mais de rappeler qu'ici doit régner le registre de la légèreté, et que personne ne saurait s'élever au-dessus du maître en faisant usage de registres qu'il ne saurait, justement, maîtriser. M. Hanouna est celui qui la plupart du temps se chargera de le rappeler, envoyant par là même un « clin d'œil » au téléspectateur qui se serait perdu dans la démonstration, lui rappelant qu'il est à ses côtés et qu'il ne laissera personne l'humilier. Ici, l'ennui est interdit, rappellera M. Hanouna, se montrant ainsi fidèle à son peuple, déclinant à l'infini les façons de le signifier (blague vaseuse jouant sur son absence de culture[11] ou sur l'insuffisance de son interlocuteur,

11. Rassurante parce qu'elle permet une inversion des qualités : en faisant rire à des blagues volontairement lourdes et grossières, plutôt que de mettre en avant le talent et d'utiliser la télévision comme un dispositif verticalisant, d'écrasement, il permet aux Français de se sentir confortés et *soulagés d'avoir ainsi, dans la banalité, le droit d'exister.*

rappel de l'un de ses interdits fondateurs, celui d'une quelconque « parole politique », etc.).

Privé des armes qu'il arbore partout ailleurs, empêché de se distinguer, le bourgeois, mis à nu, va se retrouver en d'autant plus grande difficulté qu'il a en face de lui, en plus de M. Hanouna, une horde de chroniqueurs encadrés par un conducteur rigoureux, un public téléguidé, des techniciens et une régie, enfin, chargés de s'assurer du maintien de l'ordre qui ne vont rien laisser passer. Habitué à la préséance, le bourgeois va rapidement se transformer en un agneau sacrificiel, à moins d'accepter de se dévêtir et d'endosser les nouveaux habits qu'on lui propose, de devenir chair à divertissement, se rabaissant jusqu'à se montrer, suprême jouissance, dominé, parfaitement intégré à l'imaginaire enchanté fabriqué par l'émission et qui consiste à simuler un monde où une classe sociale fantasmée et réduite à ses attributs les plus caricaturaux régnerait[12].

12. C'est ainsi qu'un confrère, invité alors qu'une star du passé, Pierre Palmade, était au cœur d'un scandale, après avoir provoqué un grave accident de la route et faisait le bonheur des gazettes, se verrait lourdement récompensé et valorisé par M. Hanouna, pour avoir accepté de nourrir son émission en lui

Alors, que faut-il penser de M. Hanouna, lorsque l'on se retrouve en cette position intermédiaire, à la fois en mépris et rejet de ceux qui dominent et exploitent – à partir d'une position héritée et impensée – et de ceux qui, tentant de les singer, souillent les classes qu'ils prétendent représenter ?

La question n'est pas aisée. L'on pourrait, sans provoquer, penser que M. Hanouna appartient au camp des travailleurs. Quelqu'un qui, jour après jour, investit son corps et loue sa pensée pour en tirer revenu, même si celui-ci atteint en cumulé des centaines de millions d'euros, n'en reste pas moins, *fondamentalement,* un travailleur. De la même façon que le footballeur, même milliardaire, sera toujours *populaire*, le présentateur qui a décidé de ne pas devenir propriétaire de ses médias, qui chaque jour s'engage en tant que travailleur, met en jeu son corps, l'engage en

offrant le sordide et le voyeurisme le plus cras, en racontant ses entretiens avec la famille de deux victimes, dévoilant leur intimité, leur ressenti suite à la mort de leur enfant en gestation, etc. En ces circonstances l'avocat devient l'auxiliaire du spectacle privilégié, lui offrant son accès privilégié au monde du crime pour des raisons qui n'ont plus rien à voir ni avec sa fonction sociale, ni institutionnelle, opérant un transfert de capitaux qui lui permettra en retour de ramasser clientèle et notoriété.

une activité de saltimbanque, garde cependant un lien avec l'ouvrage, le labeur.

C'est cette position intermédiaire dont M. Hanouna tente de profiter, alternant les incarnations selon ses intérêts. L'ambivalence atteint son apex lorsqu'il décida de répliquer à ce député de la nation, qui était son ancien employé, qu'il avait contribué à façonner, Louis Boyard. S'attaquant au patron de M. Hanouna, M. Boyard se vit immédiatement rabrouer, en les termes les plus violents et insultants par M. Hanouna, qui tint à lui rappeler à la fois son statut passé, le rôle de *patron* de M. Hanouna, ce qu'il lui devait, mais aussi ce que M. Hanouna devait à celui que M. Boyard venait d'attaquer, Vincent Bolloré. Restant à sa place, *conscient* de sa position sociale et ne prétendant pas s'y dérober, rejetant celui qui, au contraire, chercherait à la subvertir, exigeant de chacun qu'il assume ses fidélités, M. Hanouna nous offrait une démonstration de transparence et de violence d'une parfaite honnêteté, jusqu'à, quelque part, forcer, un instant, une forme de respect.

*

Si l'on prend un peu de champ, on comprend l'équation à laquelle M. Hanouna s'est vu confronté, entre deux feux. Immergé au milieu du pouvoir dont il est l'un des valets, il doit faire face à la bourgeoisie de droite, qui voit son émission comme un symptôme : celui de la décadence de la société. Comme un révélateur : celui de la médiocrité des classes populaires. Comme une évidence : celle de sa supériorité.

La bourgeoisie de gauche le voit quant à elle comme un vecteur. Une raison de la distraction des classes populaires qui, à cause de lui, ne vont pas à l'opéra et ne font pas l'effort de se soumettre à leurs maîtres en tentant de leur ressembler – effort demandé aux classes populaires par leurs dominants de gauche afin de les responsabiliser de leur exploitation, et soi-même s'en déresponsabiliser, puisqu'un tel désir de conformation est voué à susciter, dans le meilleur des cas, frustration et impuissance, la mise en concurrence sur un terrain où les bourgeois jouent depuis qu'ils sont nés, ne pouvant qu'accroître l'accablement des classes défavorisées.

La position est plus confortable encore pour la bourgeoisie de gauche que pour celle de droite,

qui toutes deux ne cherchent qu'une chose : naturaliser leur domination, elle permet de *juger* M. Hanouna en s'en distinguant, en le considérant comme un ennemi à abattre et ce faisant, de se rehausser moralement.

Dans un cas comme dans l'autre, M. Hanouna fait, nous l'avons dit, une excellente proie dans les discussions de salon, dans les dîners mondains qu'il dit exécrer pour s'en protéger, placé en position défensive par ces attaques récurrentes qui le forcent au repli.

Son principal défaut s'en déduit, à savoir celui de ne rire que des plus faibles et fragiles, pour se réinstituer en une forme de dignité cruelle et vengeresse, se montrant veule et servile face aux puissants – du moins dans un premier temps. Car, ayant capté le public populaire en renonçant à s'intégrer symboliquement au sein des classes favorisées (dont il était issu) et en mettant en scène son *incapacité* à le faire – produisant un effet de soulagement déculpabilisant au sein de ses spectateurs – le moindre signe de reconnaissance provenant *d'en haut* lui apparaît comme une forme de salutation divine qui lui permet à la fois de se

réaffirmer vis-à-vis de son public, en apparaissant comme une passerelle à l'égard des grands de ce monde et en renforçant sa légitimité, et de se rassurer sur sa valeur, menaçant cependant de l'éloigner de ceux qui l'ont couronné.

Entre ces deux feux, le peuple, instrumentalisé et vassalisé, réduit à être le spectateur et le patient consentant d'opérations de manipulation dont M. Hanouna se fait le relais, trop heureux de subjuguer, irriter, humilier et rédimer, en un rapport de dépendance pervers à ceux qu'il a été chargé de capter et de contrôler.

Ainsi va M. Hanouna, errant et voguant au sein de classes auxquelles il n'appartient pas, en une telle solitude qu'il s'est vu obligé de reconstituer un monde où il détiendrait une forme de centralité, s'adressant à un monde dont il n'est pas issu et qu'il n'a jamais, contrairement à ce qu'il ne cesse d'affirmer, fréquenté. Il est intéressant à cet égard de noter qu'y compris dans son rapport aux classes populaires se retrouve une *hiérarchisation naturelle*, qui va l'amener à s'acoquiner avec les dominants de ces mondes parallèles, concurrents des élites autorisées, qu'il s'agisse d'individus issus du milieu de la pègre

ou de la téléréalité et de la représentation, sans jamais se mêler à une plèbe qui reste cantonnée à un monde où la considération cesse dès que son utilité est épuisée. Sans en être issu, il a ainsi reconstitué au sein de son plateau un monde non pas « populaire », tel que les classes dominantes se le représentent, mais censé séduire lesdites classes populaires, proposer des modèles accessibles de réussite et de succès, sans se soumettre à l'exigence aberrante et inhumaine que les classes dominantes imposent par leur conformation à des ordres hérités de siècle en siècle. Il ouvre à la possibilité d'une aspiration accessible, d'une identification non écrasante, proposant à nombre de Français de s'y projeter allégrement et heureusement, dangereuse en cela pour une partie des classes dominantes, puisque substitutive à leurs propres modèles, dont l'inaccessibilité offrait des garanties de soumission et de génération de désirs sacrificiels au sein des classes dominées, permettant d'assurer la pérennité de l'ordre existant. En offrant une porte de sortie court-circuitée, *trichée* bien que tout aussi fictive – le nombre de places offert par le monde fictionnel de M. Hanouna étant encore plus limité qu'au sein de

l'espace bourgeois – M. Hanouna crée une respiration existentielle qui explique naturellement son enliaisement avec le monde des influenceurs, personnes d'une banalité consternante qui, *du fait* de cette banalité, accouplée à des imaginaires fantasmatiques de réussite, de richesse et d'émancipation, provoquent des effets projectifs et suscitent l'adhésion de millions de personnes qui ne voient aucune raison de ne pas devenir eux, et se laissent en conséquence instrumentaliser et manipuler pour en devenir les vaches à lait et ainsi renforcer la prophétie autoréalisatrice des pyramides de Ponzi proposées, en devenant les consommateurs des produits miracles qui sont censés avoir permis à leur égérie de s'extraire du néant pour devenir brillante.

M. Hanouna, qui n'est pas *l'un des leurs*, s'amuse à donner l'impression d'en être – ne se faisant accepter qu'à la condition de sa propre dégradation, et donnant une impression de facilité et d'accessibilité de son devenir, de simplicité, qui renforce l'effet de sympathie et d'adhésion, par projection. Ce faisant, et en renonçant à toute forme d'autorité élaborante, il renvoie cependant une image dégradante de cette part de la

société si stigmatisée qu'elle préfère s'en amuser à ses côtés, *avec cette caricature*, sans se l'approprier plutôt que de se révolter du stigmate originel, *a fortiori* lutter. Il encourage à une consommation qui apaise mais ne porte nul devenir, nulle possibilité d'émancipation.

C'est contre cela que se constitue, enfin, le dernier bloc d'inimitiés de M. Hanouna. À la fois ceux qui luttent contre cette forme d'asservissement (que ce soit par la subversion ou l'intégration, en toutes circonstances par un rapport mimétique et non dissident ou criminogène, au système en place) – et ceux qui considèrent avec dégoût leurs pairs qui y adhèrent.

Ces derniers *résistants* ne considèrent M. Hanouna qu'en ce qu'il leur permet d'accéder à des formes de visibilité qui à leur tour permettent d'affecter les systèmes de représentation et de pouvoir, et d'en faire dévier une partie de la société rendue prisonnière de ces jeux de miroir et d'illusion. « L'affaire Boyard », du nom de ce jeune député et ancien chroniqueur de l'émission qui se sera artificiellement confronté à M. Hanouna, l'a illustré : sitôt le pouvoir accédé, la dégradation que propose M.

Hanouna dans ses émissions, dégradation qui fait système, ne saurait être subvertie. M. Hanouna avait raison de clamer sa sincérité face à un Louis Boyard qui, à peine libéré de ses fers consentants, revendiquait sa souveraineté et par conséquent, son absolue liberté à l'égard d'un M. Hanouna renvoyé au statut de valet, et d'une émission renvoyée à sa forme de prison dorée. M. Hanouna lui a opposé la loyauté, une déférence assumée pour la première fois, afin de pouvoir reprocher à M. Boyard, d'en manquer, et d'ainsi se sauver.

Il peut y avoir de la dignité dans l'asservissement. C'est l'une des propositions fondamentales mises en avant par tout système de pouvoir[13]. C'est cette dignité que M. Hanouna revendiquait face à l'esclandre de son ancien employé, le renvoyant à ce statut qu'il avait lui-même longtemps accepté, et que M. Hanouna avait longtemps nié.

13. Nous montrons dans *Paroles* comment Barack Obama fut accepté, en tant que premier président Noir de l'un des derniers pays esclavagistes de l'histoire, en ce qu'il semblait avoir intégré les exigences de « dignité » et de « tenue » que les maîtres auparavant exigeaient aux populations qu'ils soumettaient.

*

J'ai dit que le rapport à la dégradation ne saurait être subverti dans le « système » construit par M. Hanouna. Ce n'est pas tout à fait vrai. Lorsque celui-ci a enfin réussi, après moult salamalecs et démonstrations de soumission, à faire inviter un ministre de l'Intérieur sur son plateau – chose pour laquelle il bataillait depuis des mois et qui lui apparaissait comme une consécration, comme un *signe d'intégration* – le présentateur est apparu sur le plateau en costume trois pièces, offrant à M. Darmanin une émission complètement refondée, dénuée de la moindre aspérité, proposant un produit d'un ennui et d'une platitude sidéraux, satisfaisant à toutes les exigences du pouvoir et renonçant aux siennes, à cette religion impérieuse de l'audimat qu'il utilise pour policer quiconque chercherait à contester son autorité. Lui dont les équipes se sont fait une spécialité de piéger ses invités aura cette fois respecté à la lettre les conditions d'intronisation qui lui avaient été imposées par un valet plus important que lui, espérant par cette voie s'en ouvrir une nouvelle

et acquérir une légitimité qu'il n'aura cessé, secrètement, d'espérer. Exercice délicat, qui signe son autoconsumation, en ce qu'elle constitue littéralement une prise d'otage de son audience qui ne supporterait pas la répétition de cette mise en scène, ersatz frelaté d'émissions politiques mille fois vues, excluantes et réalisées au seul service d'un système politique ainsi consacré dans sa capacité à s'imposer en toutes parts et en tous lieux, et, par conséquent, éteindre le désir qu'il générait. M. Hanouna le sait : répéter l'opération, ce serait se saborder, au profit d'un pouvoir qui, en échange, l'intégrerait et l'absorberait. M. Hanouna, cependant, le sait également : entrer en les bonnes grâces du ministre de l'Intérieur en une République avariée permet de se voir protégé, d'éteindre petites et grandes affaires, de s'assurer des protections utiles qui l'amèneront à continuer à dévier en parfaite impunité.

C'est donc à la signature d'un pacte faustien que nous avons assisté : en échange d'un sacrifice partiel, d'une consommation de son capital, M. Hanouna offrait à un autre valet une fenêtre démonstrative et, en échange, s'assurait une protection qui, peut-être, à ce moment-là,

commençait à lui manquer. En cela, il se muait en pont non plus entre classes populaires et dominantes, mais entre pègre, médias et État, créant un espace potentiel de transaction et d'impunité qui à d'autres pourrait profiter.

Qu'est-ce qui a fait trembler M. Hanouna de façon à ce que ces puissants, sources de tous ses quolibets, fassent soudain l'objet de toutes ses attentions ? Quelle dérive, quel dérapage, quelle pression a bien pu l'approcher et l'inquiéter ? À la fascination et à la soumission les plus crasses vis-à-vis du système macronien a certes peu à peu laissé place une forme de dégoût mâtiné de lassitude, qui l'accouplait à une part du peuple français, alors que les crises sociales puis sanitaires se prolongeaient. Cette situation l'a amené à faire évoluer ses émissions, de façon à en faire des espaces de transgression à la fois que de remédiation des difficultés sociétales, sous la forme parajudiciaire du tribunal populaire que nous avons décrite.

Il ne s'en est pas moins, ce faisant, mué en l'un de ceux qu'il dénonçait, y compris physiquement – son accoutrement ridicule signant, sans qu'il s'en rende compte, la soumission à un ordre

dont il soulignait lui-même l'absence de maîtrise des codes, dépensant des fortunes pour *ressembler* à un pouvoir qu'il ne pouvait qu'imiter –, suscitant sarcasmes et en conséquence renforçant la domination de ceux auxquels il cherchait à s'associer.

Comme n'importe quel consommateur d'un produit de luxe qui, en sacrifiant le fruit de lourds labeurs pour se distinguer de *sa* masse, ne fait ainsi que s'y associer et la fragiliser.

*

Voilà pour M. Hanouna, instrument au service de forces qui ne cessent de le dépasser, incapable de les juguler, mais ayant l'intelligence d'à tout moment en jouer, conscient de ses forces et qualité, survivant en une jungle qu'il a fini par apprivoiser. Cette absence de rigidité, que l'on pourrait qualifier d'humanité, s'ajoute à une deuxième qualité que la bourgeoisie semble incapable de déceler en lui : M. Hanouna, contrairement à ce qu'ils pensent, n'est pas un symptôme de décadence, ou du moins, pas comme ils le pensent.

Car c'est une qualité que l'on n'a jamais suffisamment louée : les émissions de M. Hanouna sont extrêmement travaillées et, nous l'avons rappelé, répondent à la mise en place d'un concept particulièrement élaboré, consistant en la construction de personnages types, alimentés saison après saison, chargés de commenter l'écosystème médiatique et, de plus en plus, le *réel* qui le nourrit.

M. Hanouna propose une accroche inédite, particulièrement divertissante et jouissive, à son public auquel il cherche à ressembler et à s'accoler – premier effort – en s'appliquant non seulement à le divertir, mais à solliciter et mettre en jeu, émission après émission, sa capacité de jugement. Loin de l'exiger, il use d'une part de mille stratagèmes pour le distraire et ainsi « l'accrocher » dans le but de rendre son émission – qui dépend des revenus publicitaires, eux-mêmes adossés à l'audience – rentable pour ceux qui l'ont commandée. Mais il cherche également, d'autre part, à en faire des acteurs de son spectacle, de sorte que celui-ci puisse par la suite s'étendre au-dehors de l'espace fort clos du studio en générant discussions et propositions.

L'exigence de M. Hanouna est totale vis-à-vis de ses équipes, ce qui explique les remises à plat et recadrages systématiques qu'il leur adresse, ainsi que l'important *turn over* de chroniqueurs qui, à la recherche de célébrité et de notoriété, ne sont dans les faits que les instrumentistes du chef d'orchestre, lui-même point d'orgue, officier central de l'hémicycle qu'il a créé pour régner et non pour permettre à qui que ce soit de se faire valoir ou se distinguer.

La construction, de mauvais goût et manquant de profondeur, n'autorise paradoxalement aucun flottement, exige une mise en tension permanente de l'ensemble des équipes afin de maintenir l'accouplement aux évolutions des téléspectateurs et, par ricochet, de la société et repose sur des mécanismes particulièrement élaborés de *mise en scène* visant à recréer des situations de délibération où un point de vue pourra être adopté sur le sujet traité, qu'il soit sérieux ou léger, métatélévisuel ou « réel ».

C'est en cela et pour cela que l'émission d'Hanouna est par nature politique. Qui voudrait s'armer du mépris pour le combattre ferait mieux en un premier temps de comprendre

que M. Hanouna fait des efforts quotidiens pour se faire entendre d'une classe sociale qui n'a pas l'habitude d'être sollicitée – des classes populaires qui menacent à tout moment de se détourner du personnage qu'il tente de leur proposer. D'autre part, il suffit de renvoyer les détracteurs de M. Hanouna à l'état de décrépitude de l'espace politique et médiatique français, et son incapacité à recréer des espaces de discussion et d'élaboration qui intéressent la citoyenneté, enfin au fait que tout un président, depuis des années, entre *grands débats* et *conseils nationaux de la refondation,* patauge dans son incapacité à produire, sinon de la pensée, du moins de la discussion et de la délibération, pour estimer le tour de passe-passe réussi par le présentateur.

Le plateau de M. Hanouna est devenu le point de départ, rhizomatique, d'échanges qui traversent et coagulent le pays, créant des lignes de partage artificielles qui, après avoir divergé, se réconcilient sous le patronage égotique du présentateur, ainsi mis en valeur et renforcé par sa capacité *tutélaire* à médier après avoir invité des personnes capables de présenter des faits réels

et des perspectives divergentes, le plus souvent radicalement et caricaturalement opposées.

Tout est préparé, en un sens *chiqué,* et c'est en cela que le bourgeois se trompe à chercher à critiquer ce qui apparaîtrait comme le symptôme du moindre effort – alors qu'il s'agit de *l'apparence mondaine de l'absence d'effort* qui est chaque soir mise en scène pour se valoriser, et que ce que reproche le bourgeois, c'est que cet effort, pour une fois, ne soit pas dirigé afin de lui ressembler, mais au contraire, de s'approcher de ce peuple si méprisé.

M. Hanouna, loin d'une quelconque forme de mondanité, est un être *concentré,* conscient de capacités que l'on jugera certes insuffisantes, mais qui, justement, par leur insuffisance, nourrissent une volonté d'hégémonie visant à se protéger, à faire clan, et partant, à intégrer quiconque se trouvera de son côté, remettant sur le tapis de façon permanente ces jeux d'alliance et de fidélité, créant une dialectique du nous contre eux à laquelle chacun est invité à participer, d'où l'importance du carrousel régulier d'invités anonymes, et projetés éphémèrement dans une illusion de notoriété, afin d'illustrer cette dynamique, et d'en renouveler l'effectivité.

Cela, ceux qui ne sont pas bourgeois le savent et le sentent, et lui en sont reconnaissants, lui qui, comme beaucoup, a échoué à se couler dans les moules étroits que la République fabriquait et à se faire reconnaître par ces parents symboliques que sont des classes dominantes parmi les plus méprisantes auxquelles l'on puisse penser, ouvrant et offrant un espace *gratuit* qui à tant n'a cessé, dans leur construction, de manquer. Reconnaissants à cet être qui leur permet, sans effort, de retrouver une respiration souveraine et de se voir, une nouvelle et non énième fois, reconnus en tant que sujets, ses spectateurs ne peuvent que s'identifier à lui lorsqu'il se met en scène et réplique aux critiques qui lui sont adressées, les *intégrant* en son spectacle sans moufter. C'est là que la critique de « gauche » devrait aller chercher : l'atrocité contemporaine qui a amené une part de notre société à se donner à son image, c'est-à-dire à se vautrer, par absence d'ouvertures autres qui lui seraient proposées, de parcours accessibles et pas seulement martyrologiques, héroïsants et à pure vocation d'exploitation. Fermeture ayant permis à M. Hanouna de s'engouffrer dans la brèche ouverte, dans les années

quatre-vingt, par la gauche mitterrandiste, alliée à Berlusconi, d'un espace télévisuel incontrôlé offert aux masses en échange de leur incapacitation et de leur paralysie politique, mélange abrutissant de flatterie, reconnaissance et distraction, proposant une alliance avec les classes économiques dominantes chargées de l'exploiter et de le rentabiliser, apolitisation censée éteindre des contestations naissantes d'une classe ouvrière qui se voyait privée de son identité et de son destin par le renoncement de la *gauche* à les aimer, les protéger et les représenter. Son extension sur les « réseaux » à travers les pactes corruptifs qui l'ont lié à Courbit verront parachever une œuvre peu sympathique, puisque toute concentrée sur la recherche d'accaparement et d'accumulation de ressources, *stressant* téléspectateurs, chroniqueurs et invités en une recherche d'audience et donc de succès. Il faut du temps pour sympathiser. Or, la religion des temps modernes ne cesse de nous le rappeler : le temps n'est que de l'argent mal dépensé.

IV. L'oubli

Nous avons rappelé comment, en cette émission, tout était prédéfini – du personnage que chaque chroniqueur finit *nolens volens* par incarner jusqu'au cadre dans lequel le débat va se dérouler, avec le contrôle sur les invités, le conducteur, un public programmé pour orienter et peser en une direction que les téléspectateurs, interrogés par sondage sur les réseaux sociaux, seront chargés de *sanctionner.*

Nous avons rappelé que l'émission était rendue paradoxalement mille fois moins détestable que ses consœurs bourgeoises, de *C à vous* à *Quotidien* en passant par on ne sait combien de plateaux mettant en scène débats mondains formatés, du fait qu'elle était diffusée en direct, ce qui explique les velléités de contrôle que M. Hanouna cherche à y exercer.

Un direct qui, dans l'espace le plus chiqué qui puisse être, laisse place non tant à l'impromptu qu'au révélé, à la possibilité d'une bascule inespérée, puisque imprévue, qui nous fera tous avancer.

Un accord intervient donc, qui permet de considérer que les règles du jeu sont claires : tout est chiqué, toute parole exprimée sur ce plateau est instrumentale et sert un pouvoir, sauf celle de l'invité, qui, par la grâce du direct, pourra faire jaillir une forme de spontanéité, et donc potentiellement, de vérité. Quiconque chercherait à *dévoiler* ce jeu funambule sur lequel repose tout l'équilibre de l'émission se contenterait d'énoncer un truisme. Il est évident que chaque chroniqueur, dès lors qu'il est payé, orientera sa parole dans la direction souhaitée par la production – quelles que soient les garanties qu'il prétendra avoir reçues et les piteuses dénégations qu'il déploiera. Cela ne veut pas dire que le plateau se présentera de façon monolithique, au contraire, ni même que l'autonomie de la volonté des dits chroniqueurs sera abolie : de la même façon que la « démocratie parlementaire » tire son épingle du jeu en mettant en scène des confrontations qui vont toujours

trouver à se réconcilier et qui instrumentalisent les passions et pensées limitées de leurs acteurs, en en rémunérant et valorisant l'expression, la diversité des perspectives offertes sur le plateau est une exigence critique qui permettra *in fine* au présentateur d'imposer son point de vue après une apparence de délibération.

La préconfiguration de la parole des chroniqueurs reste en conséquence entière, dans le but de l'exprimer, de la façon la plus polysémique possible. Enora Malagré, notamment, l'avait admis, et il n'est aucun intérêt à chercher à le *démontrer* ou le réfuter – comme se l'étaient proposé les équipes de M. Hanouna le soir où finalement M. Boyard fut invité, après que, dans un de ces hasards que ces mondes savent fabriquer, j'ai refusé de m'y rendre pour discuter des modalités d'élaboration de l'émission que j'avais, dans une vidéo, exposées.

Il y a certes donc une valeur à le rappeler, que ce monde est chiqué. Mais il y a une valeur plus importante à tenter de comprendre et d'expliquer pourquoi il est nécessaire de le rappeler.

Si les téléspectateurs l'oublient, que ce monde est chiqué, c'est en effet parce que cet oubli est la

condition du succès de l'émission, comme de tout spectacle : l'oubli est au cœur du pacte qui, liant le producteur au spectateur, va amener ce dernier à croire en l'invraisemblable, et dissoudre sa conscience en l'espace du rêve qui lui est proposé.

En conséquence de quoi, rompre ce pacte par le rappel que tout cela est chiqué n'est guère productif politiquement ou pensivement, le *besoin* de rêve et d'abandon de soi au fondement de la réussite de l'émission n'étant pour autant pas résorbé au sein de la masse de téléspectateurs qui s'y voue. C'est là encore l'une des plus grandes limites d'une certaine critique de gauche, dite debordienne, d'une société du spectacle qui ne fait que généraliser des processus connus depuis toujours, qui s'appliquent à tout champ de la représentation, de l'école au politique en passant par le télévisuel et qui, surtout, ne disent rien du désir qui engendre ces méthodes de représentation, se contentant d'expliciter les méthodes mises en œuvre pour y répondre.

Les règles du jeu sont donc claires, et acceptées pour peu qu'à son tour M. Hanouna respecte une condition : la possibilité du surgissement du réel et de la vérité à travers le seul élément qui ne

soit parfaitement contrôlé, des invités qui, certes soigneusement choisis, mais accouplés au direct, créent cette tension addictive qui rend la génération du nouveau possible au sein du chloroformé.

C'est la rupture de ce pacte de confiance, condition du désir et de la crédulité, que M. Hanouna a, encore une fois, reproché à M. Boyard, lorsque ce dernier a décidé de se scénifier et de se représenter au sein d'un espace où il était censé porter une part de vérité, en préparant un coup visant à faire spectacle, c'est-à-dire en renonçant à sa sincérité.

V. Le guignol

Chaque système a son guignol. M. Hanouna en est un, au sens le plus littéral du terme, usant de la dérision et de l'autodérision pour *frapper* ses personnages et construire une scène dans laquelle le monde va se voir reproduit, borné et discursivé.

Comme tout homme de pouvoir, et comme tout valet de puissances décadentes et avariées, M. Hanouna a fait du vide son système. Le trivial et la meute, le trivial par et *pour* la meute.

En cela, il ne se différencie au premier abord en rien des oligarques, hauts fonctionnaires et politicards que j'ai eu l'opportunité de croiser. Même rapport acharné au travail d'une réalité réduite à des primats simples, mêmes *hubris* et

ressentis suscités par les distorsions de la célébrité, même clôture à qui, extérieur à son système, ainsi se présenterait. À peine M. Hanouna conserve-t-il, dans la laideur de son système, une forme encore d'humaine vulnérabilité – condition d'ailleurs de l'empathie qu'il suscite auprès des populations chargées, par l'absorption de ses contenus et l'influence qu'ils sont censés avoir sur leurs comportements de consommateurs, de le rémunérer. Cette labilité, réelle, qui confine à la sincérité, en fait, *en dehors de son dispositif de pouvoir*, quelqu'un de moins détestable, car moins acharné que les membres de la superstrate des pouvoirs dont il n'est que l'une des marionnettes animées. Victime, il l'est, avant tout de son sujet.

Une tradition intellectuelle veut depuis Barthes que les présomptueux donnent leur patine à des non-sujets. Cela enfante des pensées sans ampleur ni devenir, réservées à des élites rétrécissantes qui trouvent ainsi à s'en gargariser. Nous nous tenons loin de ces dispositifs, car nous ne considérons pas que M. Hanouna, qui est un être, et le système qu'il alimente, qui domine cet être, fassent partie de ces insignifiants qu'il

s'agirait d'extraire de la société pour les décortiquer et les analyser, et ce faisant, nous valoriser.

L'écrire n'est en rien une fleur à lui faire, quelque chose qui lui permettrait de s'institutionnaliser, de gagner en une respectabilité qui lui manquerait. Contrairement à ce qu'il croit, M. Hanouna n'a besoin de personne d'autre que les intégrants de son cirque et ceux chargés de l'alimenter.

Il existe par et pour lui, dans ce cadre, et c'est ce qui le rend si détestable et détesté, aigrissant également tous ceux qui, restés en dehors, ne sauraient le juger, et le rend paradoxalement sensible à l'égard de ceux qui chercheraient à le juger. Ceux-ci se voient immédiatement absorbés au sein de son émission, ingérés, digérés et dégurgités.

Multiples ont été les portraits à vocation psychopathologique qui ont été faits de lui, revenant sur certaines de ses assertions, cette idée par exemple qu'il a à de nombreuses reprises énoncée, à savoir qu'il n'aurait « pas de zizi », façon de se placer en une position *infantile* pour invoquer le tabou de la pédophilie afin de se protéger de toute pénétration non consentie de son intimité – là où

lui, *en tant qu'enfant*, peut se l'autoriser, d'aller partout, de tout fouiller et explorer, comme il le fit ou tenta de le faire dans l'une des émissions où nous nous sommes vus confrontés.

On en a déduit que M. Hanouna prétendait garder le contrôle sur son intimité, mais au-delà, sur cette figure qu'il est censé incarner *sans filtre*, et qui garantit son succès.

Quiconque chercherait à le dévoiler, à exposer que c'est bien chez Robuchon, dans des restaurants où l'on facture jusqu'à plusieurs milliers d'euros le dîner, et non plus, comme il le prétend encore, dans les « domac » et autres Burger King qu'il ne cesse d'invoquer, qu'il se restaure, *deviendrait ennemi à abattre et à dévaster.*

Nous ne le ferons pas, car nous ne le prenons pas comme sujet, au sens où il le fait de personnalités au sein de ses émissions. Nous aurions pu, *pour nous venger*, jouer au ball-trap à son encontre, le traiter de bateleur sans profondeur accompagné de cohortes décérébrées, amuseur public acculturé, trimballé entre haines et jalousies depuis vingt ans, frustré et saturé.

Nous aurions pu l'exposer, lui et sa tartufferie, ses insécurités, son incapacité à sortir sans

être entouré d'une cour entassée en une voiture qui partout le suit, explorer son intimité, ses compagnies féminines toujours plus stéréotypées, ce chauffeur qui abuse de sa naïveté pour fournir en femmes et cocaïne tout ce que le petit Paris de plus laid peut engendrer, son très proche ami aux services très particuliers en direction des joueurs du PSG, rémunérés jusqu'à 20 000 euros la soirée, leurs liens avec Tony Gomez…

Nous aurions pu rappeler ses salaires et ses revenus, les 200 000 euros que sa maison de production facture pour chaque émission, face aux 80 000 qu'elle coûte réellement ; les 15 millions d'euros qu'il a facturés la seule année 2018, les opérations menées avec Stéphane Courbit pour tout cela optimiser, les conflits d'intérêts systématiques, en violation des règles de l'ARCOM, ayant permis son ascension, mêlant des investissements dans des émissions de téléréalité qu'il se chargeait de visibiliser en invitant ceux qui y participaient, les soirées décadentes où les substances, agressions, violences se multiplient, en un rapport au consentement que le contemporain abhorrerait…

Nous aurions pu, en somme, sans fin gloser socialement sur ce personnage, le salir et l'abaisser.

Nous l'aurions d'autant plus pu que mille sources nous alimentent au sujet de la moindre de ses vulnérabilités.

Cela aurait été lui ressembler et faire ce qu'il adore déployer : utiliser un cadre que son invité ne peut maîtriser pour le dévaster. Ici, l'écrit, dont il aurait bien du mal à prétendre qu'il pourrait s'y glisser – bien qu'il ait écrit un livre risible, mâtiné d'effets de style surannés.

Un texte où M. Hanouna, ou plutôt celui qui l'a véritablement écrit, dit avoir voulu jeter « quelques paroles en cage et en page » (*sic*), affirmant que ses émissions répondent à une « préparation architecturale » (re-*sic*), déployant page après page un rapport au langage si éloigné de ce que M. Hanouna sait énoncer que l'on se demande comment la crainte du ridicule ne l'a pas approché au moment de le signer.

Voyez, monsieur Hanouna. Il est facile d'humilier un tiers en des cadres où celui-ci est dépourvu d'armes pour se protéger.

C'est ce que, soir après soir, vous faites, devant des millions de personnes ainsi amusées. C'est

pourquoi, vous devez désormais le comprendre, vous êtes si détesté.

VI. Le porte-parole

M. Hanouna se veut porte-parole. Il tient à ce rôle, arraché à l'éphémère, espace intermédiaire entre le politique démonétisé – c'est là encore le sens de l'incident avec M. Boyard, la télévision *faisant le politique* en tant qu'instance d'intermédiation – et une part du peuple français. M. Hanouna ne peut se prévaloir à cette fin que des chiffres de l'audimat ; spectateurs plutôt qu'acteurs, passifs plutôt qu'actifs, intéressés, mais non pas en adhésion. Lorsque confronté à une personne occupant cette fonction institutionnellement, de façon légitime puisque appuyée sur le consentement explicite de ceux qui la lui ont confiée – c'est le cas des avocats – le voilà qui se voit interdit à la confiscation de la parole et à la capacité de jugement, à dire le

bien. Le voilà donc obligé de s'appuyer sur ses chroniqueurs et son public par le truchement de sondages Twitter biaisés, qui – s'ils lui donnent tort, comme ce fut systématiquement le cas lors des émissions auxquelles j'ai participé – le forcent à une soumission qui le renvoie à son rôle de bateleur et d'amuseur, et non de *leader*.

Cette fonction autoattribuée de porte-parole nourrit le narratif de M. Hanouna. Interdire à quiconque de lui retirer sa position d'autorité et de pouvoir, c'est, s'il est perçu comme l'incarnation d'une part de la société, en quelque sorte la protéger, d'où le fort sentiment de paternalisme se dégageant de cette émission qui se transforme parfois, comme c'est souvent le cas avec les *pater familias* tout-puissants (qui trouvent en la famille le refuge que la société leur nie), en comportement abusif et en *bullying* à l'égard des plus faibles du plateau, et donc par ricochet, du reste de la société.

M. Hanouna tient en équilibre entre ces deux pôles : protéger les tiers, les espaces extérieurs, les plus écrasés (d'où son obsession de la rédemption, sa proximité revendiquée avec des ex-*taulards*) et le faire en affirmant son pouvoir

et son autorité sur ceux qui, *au sein de son dispositif,* pourraient les menacer.

Équilibre difficile à tenir, qui peut à tout moment se renverser, M. Hanouna se trouvant alors soudain projeté du mauvais côté, de celui qui heurte et fait mal, et suscitant alors une répulsion immédiate de la part de son public – on sait qu'en réalité, cela arrive si souvent que la *considération* et la reconnaissance auxquelles M. Hanouna prétend sont en fait quasi inexistantes, y compris chez ceux qui le regardent et l'observent[14].

Difficile équilibre, d'autant que M. Hanouna n'est qu'un pion et qu'il le sait. À la suite de la production de la vidéo dont est issu part de ce texte, je l'ai évoqué, ses équipes m'avaient invité à revenir sur l'émission afin de faire le commentaire du commentaire, ingérer ma critique et s'assurer qu'elle serait ainsi désactivée. Ils sentaient bien et voyaient qu'alors que des centaines de milliers

14. Sauf en les moments où les élites ou un quelconque puissant s'y attaquent ; d'où l'importance pour M. Hanouna de réactiver le dispositif régulièrement en se saisissant de n'importe quelle critique, pour l'engloutir au sein de son dispositif, la digérer et la recracher en s'étant posé soit en victime, soit en despote, selon la configuration recherchée.

de personnes s'étaient précipitées sur le contenu et le partageaient, il leur fallait réingurgiter la critique au sein du spectacle critiqué, en s'assurant ainsi de sa neutralisation.

Fallait-il le faire ? Fallait-il s'y rendre ? Je sais ce que j'y aurais fait, et comment j'aurais paré aux coups qu'irrémédiablement ils auraient portés – dans un dispositif mêlant dérision et violence symbolique, me renvoyant à mes insuffisances, voire à mon inanité, pour se rehausser en tant que seuls porte-voix légitimes et, par l'écrasement, écarter l'obstacle qui venait de se dresser.

Fallait-il s'y rendre et faire comme Godard et Bourdieu, qui tous deux échouèrent en tentant, de l'intérieur de la télévision, de renverser son pouvoir contre ceux qui la faisaient ?

Je fis attendre ma réponse jusqu'à 15 heures, heure à laquelle je savais que, les sujets décidés, les chroniqueurs étaient sélectionnés et les tours de parole distribués, chacun devant renseigner la production sur le point de vue qu'il souhaitait incarner. Je leur indiquais alors que l'affaire était intéressante, pour ne pas dire succulente, et que je m'étais apprêté à concéder à leur piège, mais

qu'il m'aurait semblé indécent, alors que l'inquiétude grandissait sur des affaires gravissimes qui traversaient le pays, de nourrir la bête télévisuelle deux fois d'affilée et d'ainsi retirer de la valeur à la parole que je venais de porter sur leur plateau, en devenant l'un de leurs personnages, ainsi rendu prisonnier du cadre télévisuel, dénué d'effectivité.

Ils ne dirent rien, et invitèrent à la place Louis Boyard, pour un débat improvisé, mal calé, sur les politiques migratoires et l'*Ocean Viking*. Ce soir-là, à la place qui aurait dû être la mienne, à partir de 20h30, M. Boyard fit comme il l'avait fait lors de sa toute première intervention dans l'émission, alors qu'il était dans le public, préparant un *coup* qui déstabiliserait la machine, reprenant l'antienne que j'avais portée au sujet de M. Hanouna trois ans auparavant, évoquant ses liens avec Bolloré, le forçant à se dévoiler en mettant à nu les liens de fidélité qui unissaient le chef à son présentateur, le renforçant involontairement, lui laissant l'apparence de la sincérité et de la capacité à faire événement, à un moment où il pensait le couler.

Drôle de coïncidence. Moi qui avais utilisé cette arme pour renvoyer dans les cordes un

homme qui, m'attaquant, voyait rendue visible sa tartufferie, voyais la tartufferie utilisée contre celui auquel je m'étais opposé avec un sentiment mêlé. Hanouna retrouvait paradoxalement par cette mise en scène et sa dénonciation la bonne place, celle qu'aucun journaliste parisien n'ose tenir : celle qui consiste à assumer son allégeance à son oligarque et, ce faisant, d'être capable de mobiliser un discours moral pour *détruire*, littéralement, ses opposants (et après Louis Boyard, ce serait Jean-Luc Mélenchon qui se ferait étriller, une heure durant, avec une justesse douloureuse, par le souverain de l'émission ainsi revigoré). Hanouna moral : voilà le *twist plot* que Louis Boyard avait enfanté, renforçant son adversaire au moment où il pensait l'achever.

On ne peut vaincre sans sincérité, on ne peut pas battre le dispositif par un dispositif, on ne peut user de l'artifice pour détruire ou dévoiler l'artifice. Voilà ce que cette affaire selon moi révélait.

Il n'y a pas de jugement dans ce pur commentaire, qui permet simplement de replacer sur l'échiquier les différents acteurs d'un jeu et d'un

spectacle dont Hanouna cependant réussira, sur le long terme, à profiter.

Il n'y a qu'un moyen de lutter contre ce que M. Hanouna a fini par représenter : construire un pouvoir populaire qui aura la capacité, la légitimité de le remplacer par des alternatives élaborantes, fécondes et non excluantes. Une autorité politique, par nature, doit avoir une capacité à décider ce qui, dans le flux, est proposé à ses citoyens. Ce pouvoir ne peut résider entre des mains oligarchiques, en des personnes chargées d'intérêts privés, qui féconderont nécessairement des instruments de l'ordre pour renforcer et légitimer leur pouvoir. Il doit appartenir au peuple. Les discours ineptes sur la censure manquent de comprendre l'importance fondamentale du lien entre information et politique, et l'inexistence de toute prise pour le citoyen sur un système dit *démocratique* dès lors que l'information qu'il reçoit n'est pas tout aussi démocratiquement produite, mais contrôlée et distillée par des élites politiques qui vont ce faisant manipuler ses idées et opinions, et en conséquence influencer, voire déterminer son vote, après des années passées à le conformer.

Le citoyen doit avoir prise directe sur l'information, et doit avoir la capacité, en organisation collective, non seulement *d'éteindre* celle qui chercherait à le manipuler, mais plus largement de la produire, afin, dans une co-construction, d'arriver enfin à des émissions et des contenus qui, en provenant, *fassent société*, et permettent, sincèrement, d'informer (c'est-à-dire étymologiquement, donner forme, faire faire communauté).

Autrement, la boucle du spectacle ne s'achèvera jamais. Et notre soumission, toujours acquise à la bêtise, ne cessera de se renforcer.

Ce n'est pas un hasard, si, des années durant, M. Hanouna a fait taire chroniqueurs et invités en leur reprochant de tenir une parole «politique» sur le plateau.

Par cela, il entendait une parole sincère qui s'exfiltrant du soi, se dirige à la société.

Quelle plus grande menace pour maîtres et valets ?

Postface

Nous avons rappelé comment Xavier Niel, Bernard Arnault et Arnaud Lagardère, sous l'impulsion de Nicolas Sarkozy et avec l'aide d'agents comme Mimi Marchand, avaient mobilisé tout ce que le petit Paris propose de petites mains et de cerveaux à vendre pour favoriser la candidature d'Emmanuel Macron aux présidentielles de 2017. Ces jeux de petits chevaux consomment d'immenses ressources qui sont issues de la collectivité. M. Bolloré (Vivendi, et donc jusqu'il y a peu Universal, Canal +, Editis, C8, CNEWS, *Capital*, *Gala*, *Voici*…), lui, était resté relativement *sur le côté*. C'était cependant avant d'acheter le *JDD*, Europe 1 et *Paris Match*, mais aussi le groupe d'éditions Hachette, qui appartenaient jusqu'alors à M. Lagardère. Havas, la

plus puissante société de communication au monde, avait certes été mobilisée par les réseaux macroniens, qui l'avaient lourdement financée, et qui en retour servirait ses acteurs secondaires, tentant de les faire émerger – conseillant plus ou moins ouvertement des insignifiances comme Benjamin Griveaux ou Gabriel Attal, les accompagnant dans l'élaboration de leurs plans de communication et les stratégies people mises en œuvre par Mimi Marchand et financées par les médias oligarchisés, mais aussi par des intermédiaires comme Christian Dargnat.

Tout cet écosystème demandait à être nourri et serait alimenté et protégé, comme chaque quinquennat, par l'adoption de mesures légales et fiscales visant à le favoriser. Parmi celles-là, on ne s'étonnera pas de retrouver la loi de Mme Schiappa sur le cyberharcèlement, présentée comme un dispositif au service des plus fragiles de la société, et immédiatement utilisée et instrumentalisée par des « influenceurs » afin de s'exonérer de toute critique et de toute réprobation sociale en utilisant la violence de l'État afin d'intimider quiconque les critiquerait – l'avocate de Mme Schiappa, Julia Minkowski, femme de

Benjamin Griveaux, allant jusqu'à la mobiliser contre un de mes clients qui avait eu le malheur d'identifier et de dénoncer un placement de produit pour lissage de cheveux effectué sur son compte Instagram par la ministre elle-même. *O tempora, o mores*.

Or il se trouve que Havas est doublement aux côtés de Cyril Hanouna, qui bénéficie de l'appui intégré du groupe Bolloré. L'une de ses agences de communication est ainsi une succursale discrète du groupe publicitaire, PLEAD, qui accompagne l'action de LaFrenchCom, elle aussi à son service et dont le fondateur, Florian Silnicki, fit notamment en son temps l'objet d'une condamnation pénale pour falsification de ses résultats universitaires – individu qu'il n'hésite pas, comme bien d'autres et en complète infraction des règles éthiques les plus fondamentales du métier, à inviter sur son plateau *pour le défendre* sans révéler l'instrumentalité de sa parole et leurs liens d'intérêts. Protégé en un écosystème où ses *concurrents* sont entre de bonnes mains –

28 minutes, le journal d'ARTE diffusé en parallèle à son émission, est détenu par la même société de production, Banijay, tandis

que *Quotidien* a été placé sous le contrôle de son ancien complice devenu directeur des programmes de TF1, Ara Aprikian, et que *C dans l'air* est produit par KM, la société de Renaud Le Van Kim dans laquelle Banijay détient également des parts (proche du producteur de *Quotidien* Laurent Bon) et qui travaille régulièrement avec Xavier Niel autour de la structure Blackpills, avec lequel il est associé dans *Brut*. Ce dernier, qui a créé une société de production avec M. Hanouna et l'ancien bras droit de M. Lagardère, Ramzy Khiroun, Main Journey, et s'est associé avec M. Courbit et son banquier d'affaires Grégoire Chertok pour reprendre les *Cahiers du Cinéma*, est surtout le principal actionnaire de Mediawan, qui produit via 3e œil l'autre grand concurrent de M. Hanouna, *C à vous*, au-delà de sa détention de Lagardère Studios, ses parts dans EuropaCorp, la détention des licences de *Top Chef, The Voice,* ses parts dans Miramax et dans la société de Brad Pitt, Plan B, ainsi que de nombreuses chaînes de télévision. Rappelons que M. Niel, plus puissant allié de M. Macron, est par ailleurs détenteur du groupe *Le Monde (Le Monde, Télérama, Huffington Post..),* de

L'Obs, *Nice-Matin*, *Paris Normandie*, *France-Antilles* et est le gendre de Bernard Arnault, autre pilier de la macronie, plus riche personne du monde, premier annonceur de France via LVMH, commanditaire d'opérations d'espionnage et d'intimidation contre des journalistes et élus de la nation, détenteur du *Parisien*, des *Echos*, de parts de Gallimard et d'une infinité de producteurs et acteurs économiques du secteur qu'il nous coûterait ici de nommer.

Rappelons enfin que tous ces gens-là forment des cercles concentriques, où chacun reste à sa place, mais dont le niveau de porosité a de quoi effrayer. Qui sait que M. Arnault loge dans l'hôtel particulier qu'il a racheté à la veuve de M. Lagardère, évincée immédiatement après la mort de ce dernier ? Que M. Bolloré a vendu à M. Niel l'hôtel particulier de la Villa Montmorency, *gated community* de l'Ouest parisien d'où les enfants de ce dernier ont lancé leurs « activités entrepreneuriales » (*sic*) ? Qu'ils y sont les voisins d'Arnaud Lagardère, frère d'armes, comme M. Arnault et M. Bouygues qui en furent tous deux les témoins de mariage, de M. Sarkozy, mais aussi de Laurent Dassault, propriétaire du

Figaro ? Que les nouveaux entrants Patrick Drahi (*L'Express, Libération,* BFM-RMC), Rodolphe Saadé (*La Provence)* et Daniel Kretinsky (*Marianne, Elle, Public…*) regorgent de projets de collaboration avec ces derniers, M. Saadé par exemple s'étant porté candidat, avec l'aide de M. Courbit, à la reprise de M6, mais aussi d'Editis. Que tous ont un parcours semé d'escroqueries, compromissions, paradis fiscaux, veuleries, laideurs et prostitutions, ne construisant rien et se contentant de dévorer les inspirations et créations que d'autres ont enfantées, obsédés par leur rentabilisation et obsédés par leurs concurrents. Qu'ils alimentent des réseaux de policiers, magistrats et journalistes corrompus qui, lorsque leurs instructions ne suffisent pas, fabriquent ou éteignent les scandales pour assurer leur domination, se servant de trafiquants d'information – des « agences de communication » qui, d'Image7 à Forward en passant par ADIT, Amarante et tant d'autres « nourrissent » les journalistes d'informations instrumentales afin de manipuler l'opinion.

Que tous, surtout, tirent leur fortune de notre exploitation. Et qu'Hanouna, au milieu de tout ça, n'est effectivement rien. Nada.

J'aimerais finir ce texte par une courte adresse aux peuples qui nous ont, pendant ces aventures, accompagnés, et pour lesquels nous nous sommes rendus en ces territoires où nous aurons, bon an mal an, et sans jamais rien concéder, tenté de porter une parole qui les inclurait. Vous que, le 17 novembre 2018, j'ai rencontrés, à travers une femme qui m'aura fait vous aimer, êtes le cœur de notre âme et le socle de notre pensée. Ceux pour qui nous nous sommes en ces mondes élancés. Ceux pour qui, jusqu'à notre extinction, à chaque jour qu'ils s'éloignent rapprochée, à chaque jour qu'ils se rapprochent éloignée, nous avons décidé de rester sur pied.

Pour beaucoup, nous nous sommes rencontrés, croisés, en ces espaces où tout était fait pour nous dégrader. Nous avons tenu bon, sans nous entredéchirer. Nous nous sommes, au contraire, mutuellement alimentés.

Je vous le dis et le redis. Ne craignez pas le stigmate. Ceux qui feront tout pour vous humilier. Acceptez-le pour ce qu'il est : l'arme du pouvoir qui cherche à éliminer. Regardez-vous, rapprochez-vous, exposez avec fierté vos marques et cicatrices et tenez en ces communautés, en

cette chaleur que nous parvenons parfois à leur arracher. Utilisez ces textes, ces images et ces émissions pour deviner comment, à travers les affres d'une vie faite pour être pillée, des stratégies et tactiques sont adoptées en permanence, non seulement pour nous piller, mais nous humilier et nous désactiver, et utilisez cette force pour survivre, vous relever, et frapper.

Apprendre à leur apprendre à aimer.

J'ai appris de vous la valeur de l'effort et de la dignité. Vous qui avez été notre âme, qui vous sentez vaciller : demain, vous régnerez.

Composition :
L'atelier des glyphes

Nous imprimons nos ouvrages sur du papier issu
de forêts gérées durablement et avec des encres végétales.